

Dogondoutchi, petit centre urbain du Niger

Jean-Michel Guillon, Bernard Hernandez, René Rochette

Résumé

Résumé. — Avec ses 7 000 à 10 000 habitants, Dogondoutchi est un exemple type de ces gros villages agricoles récemment gonflés par l'implantation de services publics. Son régime démographique est doublement caractéristique du pays et de la ville sous-développés : extrême jeunesse, fort accroissement naturel, accroissement brut de 61,5 % en huit ans. La mutation économique n'a pas suivi le même rythme : 80,5 % de paysans, artisanat décadent non relayé par une activité industrielle, commerce resté traditionnel dans sa gestion et son organisation. Seuls les services publics confèrent à Dogondoutchi les fonctions d'une ville, mais ils sont encore très insuffisants à faire d'elle un pôle de développement économique.

Citer ce document / Cite this document :

Guillon Jean-Michel, Hernandez Bernard, Rochette René. Dogondoutchi, petit centre urbain du Niger . In: Revue de géographie alpine, tome 56, n°2, 1968. pp. 297-358;

doi : <https://doi.org/10.3406/rga.1968.3358>

https://www.persee.fr/doc/rga_0035-1121_1968_num_56_2_3358

Fichier pdf généré le 21/04/2018

Dogondoutchi

petit centre urbain du Niger

par Jean-Michel GUILLON et Bernard HERNANDEZ
en collaboration avec René ROCHETTE¹

RÉSUMÉ. — *Avec ses 7 000 à 10 000 habitants, Dogondoutchi est un exemple type de ces gros villages agricoles récemment gonflés par l'implantation de services publics. Son régime démographique est doublement caractéristique du pays et de la ville sous-développés : extrême jeunesse, fort accroissement naturel, accroissement brut de 61,5 % en huit ans. La mutation économique n'a pas suivi le même rythme : 80,5 % de paysans, artisanat décadent non relayé par une activité industrielle, commerce resté traditionnel dans sa gestion et son organisation. Seuls les services publics confèrent à Dogondoutchi les fonctions d'une ville, mais ils sont encore très insuffisants à faire d'elle un pôle de développement économique.*

Le fleuve Niger draine la frange Sud-Ouest du Niger; il ne reçoit sur sa rive gauche aucune rivière permanente. Cependant deux grandes vallées sèches où devaient couler des rivières considérables sillonnent le plateau latéritique dans une direction Nord-Sud : ce sont les Dallols Bosso et Maouri (fig. 1). Le Dallol Maouri, à proximité de la frontière de la Nigéria, est une zone de concentration humaine vivant des ressources du sol : culture du mil, haricots, pois de terre, arachide, élevage peul. Le Centre et le Nord du dallol sont peuplés par une ethnie qui lui a donné son nom : les Maouri. Ce groupe est nettement individualisé des Djerma, à l'Ouest, et des autres Haoussa auxquels il se rattache, à l'Est. Il est essentiellement localisé dans l'ancien pays de l'Arewa formant

¹ Nous avons pu faire une enquête à Dogondoutchi de juillet à septembre 1966, grâce à une bourse de C. O. G. E. D. E. P., à l'appui du Commissariat général au Développement du Niger et à l'aide chaleureuse de M. le Sous-Préfet Tari Bako et de toute la population de Dogondoutchi; à tous nous exprimons notre sincère reconnaissance.

aujourd'hui l'arrondissement de Dogondoutchi, les cantons de Kara-Kara et Zabori, tous dépendants du département de Dosso.

Deux villes du pays Maouri dépassent 7 000 habitants : Matankari, l'ancienne capitale de l'Arewa, et Dogondoutchi, chef-lieu d'arrondissement. Dogondoutchi, par sa situation et ses activités, est une ville en cours de mutation. Gros bourg rural d'abord, Dogondoutchi a des fonctions qui se multiplient et se diversifient : fonctions administratives et scolaires (avec l'implantation récente d'un Collège d'Enseignement général), activités commerciales. Le bouleversement actuel de l'habitat, nécessité par la réalisation d'un plan d'urbanisme, est un signe tangible d'un changement dans l'évolution de Dogondoutchi.

Dogondoutchi est une ville de 7 357 habitants en 1966 se répartissant en 7 quartiers : Kona, Serkin Noma, Daoura Magé, Dangaladima Dani, Mayaki, Oubandawaki et Damago. Trois villages prolongent la ville au Nord-Ouest : Maïzari, Bozarawa N'Koré et Tanchia. Ces trois villages (3 528 habitants) ne dépendent pas administrativement de Dogondoutchi, mais leur proximité les place dans l'influence immédiate de celle-ci. Aussi les intégrerons-nous à notre étude qui comprendra une présentation du pays et de ses habitants, un aperçu sur la vie économique, un exposé sur les services publics, base de la fonction urbaine.

PREMIERE PARTIE

LE CADRE ET LES HOMMES

I. Le cadre géographique.

Un carrefour régional.

Dogondoutchi se trouve sur le grand axe routier Niamey-Zinder qui dessert les principales villes intérieures du Niger (fig. 1). A 275 km de Niamey, Dogondoutchi n'est pas un carrefour routier important comme le sont, par exemple, Dosso où arrive la route du Dahomey, et Birni n'Konni où convergent les pistes de Tahoua et de Sokoto (Nigéria). Dogondoutchi est un relais entre ces deux villes mieux favorisées dans leur situation. Cependant,

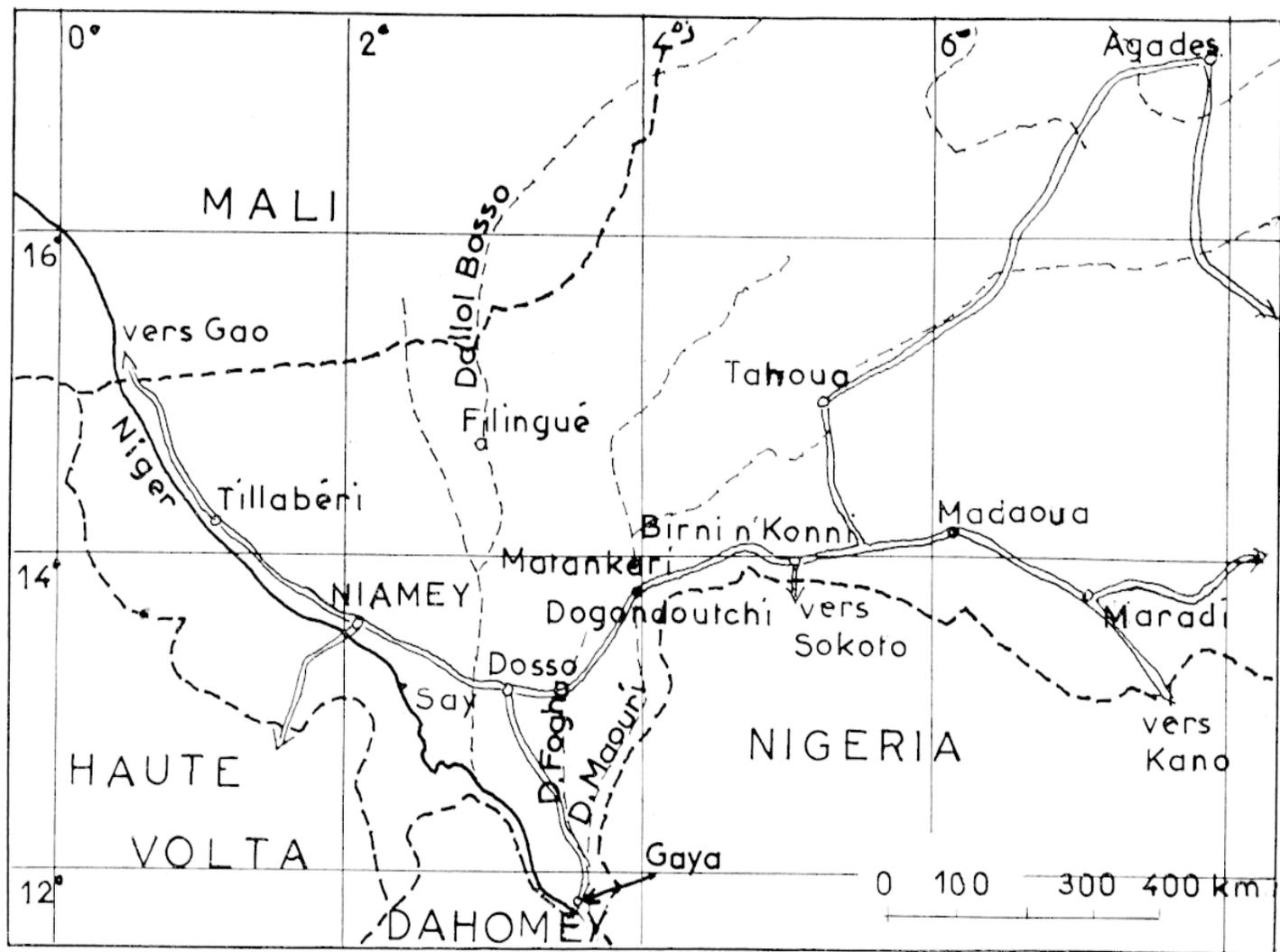


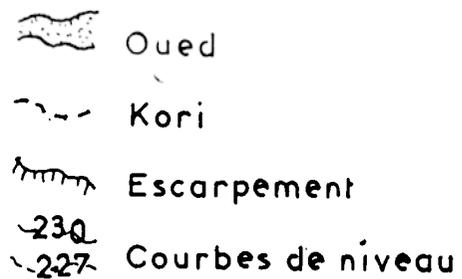
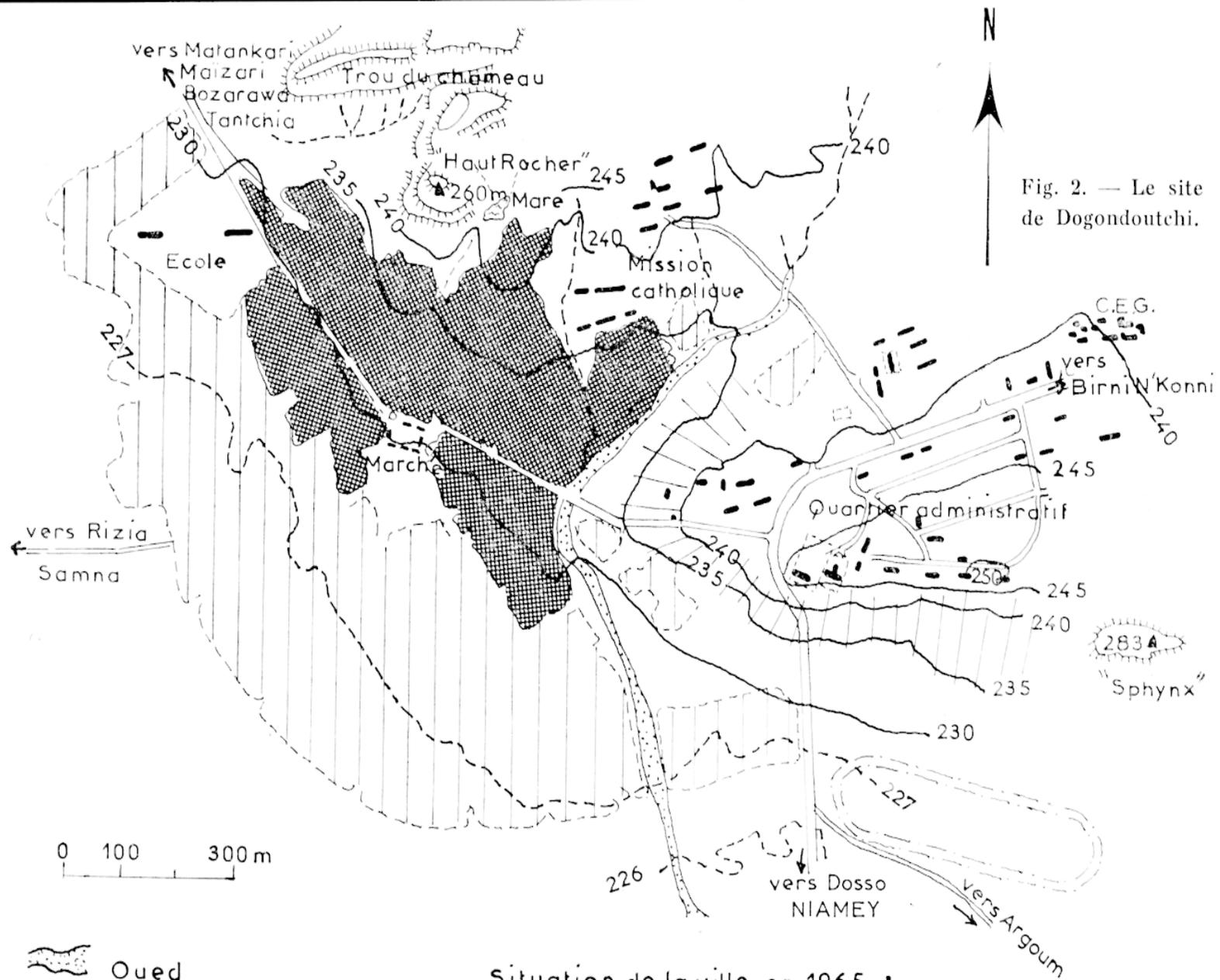
Fig. 1. — Situation.

Dogondoutchi, au centre d'une région peuplée, est un petit carrefour régional entre : d'une part la route nationale Ouest-Est, et d'autre part la voie naturelle de communication Nord-Sud du Dallol Maouri. Traditionnellement ce carrefour régional était soit plus au Sud vers Fadama dans une région très peuplée aux relations nombreuses, soit vers l'Est et les provinces occidentales de la Nigéria. Le carrefour régional de Dogondoutchi est une création moderne : en s'installant dans le pays Maouri, les Français au début du xx^e siècle ont fixé leur poste militaire à Dogondoutchi et y ont fait passer la grande piste Ouest-Est.

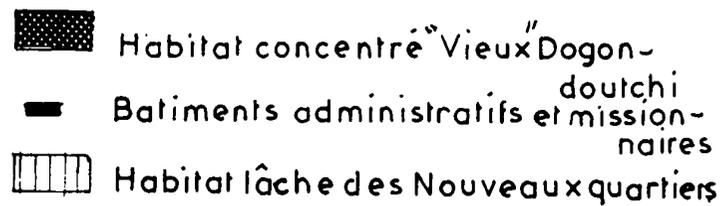
Le site de Dogondoutchi (fig. 2).

Dogondoutchi est située sur la rive gauche du Dallol Maouri, dont on sait qu'il est une large vallée fossile encadrée de plateaux gréso-argileux parfois cuirassés. La rive gauche est généralement dominée brutalement par l'escarpement de 60-70 mètres du plateau supérieur. A Dogondoutchi le plateau est réduit à l'état de buttes : celle du « Sphinx » ou « Taureau couché », 283 m, à l'Est, et surtout celle du « Haut rocher » (dogon douchi), 260 m, au Nord-Ouest suivie au Nord par la longue butte du « Trou du chameau ». Entre ces buttes se développe vers l'Est, entre 230 et 250 m, une longue cuvette fermée qui s'élève au-dessus du dallol (225 m) par un talus d'une quinzaine de mètres. La vieille ville s'étend du pied du « haut rocher » jusqu'au kori (oued) qui descend des buttes situées au Nord-Est de la Mission Catholique. Ce kori limite un pédoncule du niveau 250 m sur lequel est situé le quartier administratif. La ville nouvelle s'étend vers l'Ouest et le Sud, dans le fond du dallol.

Ce site offre deux avantages immédiats. D'une part la ville dispose d'eau : soit celle de la mare semi-permanente située dans la cuvette un peu à l'Est, soit celle des mares artificielles obtenues en barrant et surcreusant les ravineaux descendant des pitons, soit enfin celle prise à 6-10 m de profondeur dans le dallol même. D'autre part il permet à la grande piste Niamey - Zinder de s'élever progressivement du fond du dallol à la surface du plateau cuirassé ; c'est d'ailleurs la raison première du développement colonial de Dogondoutchi. Nous trouvons donc ici deux éléments classiques : le site de la vieille ville qui est celui de tous les gros villages de la rive gauche du Dallol Maouri et le site colonial, isolé et dominant, du quartier administratif.



Situation de la ville en 1965 :



II. Le peuplement.

Jusqu'à l'installation des Français, Dogondoutchi n'était qu'un village semblable à beaucoup d'autres dans le Dallol Maouri, sans autres activités que le travail acharné des terres du dallol.

*Dogondoutchi avant la présence française*².

L'Arewa.

Les limites actuelles de l'arrondissement de Dogondoutchi sont approximativement identiques à celles de l'ancienne région de l'Arewa, appelée encore pays Maouri. Deux groupes principaux constituent le fond de la population Maouri : les Arewa et les Gubawa. Les Gubawa sont les plus anciens habitants actuels du pays. Les Arewa sont issus d'un mariage d'Ari, un fils de sultan du Bornou (Nigéria) et d'une femme Gubawa, fille du Baura chef du village de Bagagi. Très rapidement ce sont eux qui vont dominer le pays et lui donner sa structure politique. L'installation d'une chefferie issue de ce mariage peut dater du xvii^e siècle. L'actuel chef Soumana Gaoh serait le trente et unième (?), le cinquième depuis l'arrivée des Français. Les capitales du pays Maouri-Nord auraient été successivement Toullou, Kaoura, Birni-Lokoyo puis Matankari. Les Maouri se distinguent des autres Haoussa par leurs scarifications : deux de l'oreille à la commissure des lèvres sur chaque joue et une petite sur les pommettes.

Dogondoutchi, fondation des Konawa.

Dogondoutchi aurait été fondée par les Konawa³ qui sont un sous-groupe des Arewa. Ils ont pour origine la fille du Baura de Bagagi, celle qui avait épousé Ari, mais le père en est différent. Les Konawa forment un groupe assez homogène, qui admet pour seul chef le Kona; ce dernier est actuellement le chef du quartier Kona et de la ville. Les Konawa paraissent s'être déplacés assez lentement dans une région relativement circonscrite aux environs immé-

² Ceci fait l'objet d'une étude de M. Marc-Henri Piault, beaucoup plus vaste, concernant « l'histoire des chefferies dans le pays Maouri »; cette thèse a été soutenue en 1966, mais n'a pas encore été publiée. Un rapport provisoire avait été rédigé et publié par M. Piault dans *les Etudes Nigériennes* : « Populations de l'Arewa ».

³ M.-H. Piault, *Populations de l'Arewa*, p. 50-51.

diats de la ville ⁴ avant de se diviser en deux groupes. L'un se fixa à Mazaïri, l'autre à Dogondoutchi proprement dite, sans doute entre le pied du « haut rocher » et l'emplacement actuel du marché. Un autre groupe revendique la fondation de Dogondoutchi : il s'agirait de Gubawa djermaïsés, issus de Gubawa qui auraient fui en pays Djerma, et dont les descendants revenus dans le Dallol Maouri se seraient installés les premiers à Dogondoutchi, sur la butte où se trouvent aujourd'hui les bâtiments administratifs ⁵. Le site de Dogondoutchi fut sûrement souvent choisi par les paysans attirés par un talus au-dessus du Dallol réservé aux cultures, par la proximité d'une mare, par des points d'eau aisément accessibles. Des villages autour du « haut rocher », voilà ce que les Français à leur arrivée ont dû découvrir : le village des Konawa entouré d'autres villages qui sont à l'origine actuelle des quartiers.

Le développement colonial.

En 1899, la première pénétration française dans le Dallol Maouri fut réalisée, venant de Gaya au Sud, par la Mission Voulet-Chanoine qui marqua son passage par des massacres et des destructions. Un poste militaire s'installa à Matankari, capitale de l'Arewa. Cette région était revendiquée par les Anglais et les Français. D'abord la plus grande partie de l'Arewa se trouva dans la zone d'influence anglaise. Les conventions de Londres de 1904 et 1906 fixèrent plus au Sud la frontière entre le territoire du Niger et la Nigéria britannique. La mission de délimitation de la frontière fut confiée au commandant Tilho. C'est lui qui transféra le poste militaire en 1906 à Dogondoutchi, là où passait la grande piste Ouest-Est qui venait de se construire et qui évite Matankari trop au Nord. Dogondoutchi et ses niveaux intermédiaires étaient aussi un site intéressant du point de vue stratégique. La situation de Dogondoutchi au centre du pays Maouri permit ensuite le maintien des services administratifs. Ce choix, à l'origine pratique et technique, favorisa les petits villages de Dogondoutchi. La chefferie, par la force des choses, quitta Matankari pour Dogondoutchi. L'administration française, suivant la politique coloniale habituelle, laissa au Serkin (chef) de l'Arewa certaines de ses prérogatives en le nommant chef de canton. Depuis, l'importance administrative

⁴ A Kokinné, près de la mare semi-permanente, puis à Zambala, près de l'emplacement de la Mission catholique, puis légèrement à l'Est à Shameachaga.

⁵ Ils détiennent à présent la chefferie d'Argoum, à quatre kilomètres au Sud-Est (M.-H. Piault, ouvr. cité, p. 38).

s'accrut avec l'installation des différents services : poste militaire, poste administratif, service zootechnique, école (1928), poste médical, douanes. Relevant du cercle de Niamey, le secteur militaire de Dogondoutchi devint en décembre 1923 une subdivision du nouveau cercle de Dosso, avec des cantons partiellement issus des différentes chefferies maouri. En mars 1956, la subdivision de Dogondoutchi est constituée en cercle avec les trois cantons de Dogondoutchi, Tibiri et du Takassaba. La réforme administrative de 1965 a rattaché le cercle à Dosso qui devient préfecture avec les sous-préfectures de Filingué, Gaya, Boboye et Dogondoutchi. Chaque arrondissement, avec ses traditions, ses particularités locales, a plus d'indépendance que les arrondissements français.

L'accroissement brut de la population depuis 1948.

L'essor passé et actuel s'explique donc avant tout par deux faits : les activités administratives, et la piste de Niamey à Zinder. La population des villages primitifs s'est accrue à la fois par croît naturel et immigration.

La ville de Dogondoutchi.

Pour l'ensemble des sept quartiers constituant la ville de Dogondoutchi, l'évolution de la population est la suivante depuis une vingtaine d'années ⁶ :

Années	1948	1952	1953	1958	1960	1962	1964	1966
Habitants . . .	4 330	4 598	4 422	4 555	5 690	6 402	6 784	7 367

L'évolution de la population de Dogondoutchi, de 1948 jusqu'à l'établissement de la République du Niger en 1958 (18 décembre), est particulièrement étonnante. La population n'aurait augmenté que de 5,2 % en dix ans, ce qui est très faible. Au contraire, après 1958 la population s'accroît rapidement : en huit ans, de 1958 à 1966, l'accroissement brut a été de 61,5 %, soit un accroissement annuel de 76,90 ‰; quatorze fois plus en huit ans (1958-1966), qu'en dix ans (1948-1958) ! Les recensements effectués tous les deux ans permettent de suivre avec précision cette brusque croissance.

⁶ Les rapports d'estimation de la population antérieurs à 1948-1950 manquent dans les archives de la Sous-Préfecture. Ne sont pas recensés à Dogondoutchi les fonctionnaires et leur famille. Il faut donc ajouter 300 personnes pour avoir une idée de la population réelle.

Année	Augmentation brute en %	Taux moyens annuels en ‰
1958 à 1960	24,9 %	124,6 ‰
1960 à 1962	12,5 %	62,5 ‰
1962 à 1964	6 %	29,9 ‰
1964 à 1966	8,4 %	42,2 ‰

} 76,9 ‰

Quelle en est l'explication ? L'accroissement naturel ne peut justifier seul de tels taux. De 1948 à 1958, Dogondoutchi, chef-lieu administratif colonial, n'attire pas, ou n'attire plus la population des villages de brousse. Dogondoutchi aurait vécu sur son acquit, perdant par émigration ce qu'elle gagnait par accroissement naturel. Dogondoutchi est un gros bourg rural, les paysans doivent faire de nombreux kilomètres pour cultiver leurs champs, aussi s'installent-ils dans des hameaux de culture pendant la saison des pluies. Dans certains cas, ce séjour semi-permanent devient permanent; le hameau continue à être rattaché administrativement à Dogondoutchi avant de devenir autonome⁷. En deux ans, après l'autonomie (1958), la population augmente de 25 %. Dans l'atmosphère de l'indépendance, le prestige de « la ville » fut comme un aimant pour les gens de la brousse. La peur de l'administration coloniale semble avoir disparu. A la ville, le broussard pouvait espérer trouver du travail, ou mieux vivre en utilisant les relations et les liens qu'il entretenait avec telle ou telle famille riche et influente (la chefferie en particulier), avec tel ou tel fonctionnaire nigérien. Le mouvement migratoire diminua nettement après 1960. Le chiffre de l'accroissement annuel moyen passe de 124,6 ‰ à 62,5 ‰, puis à 29,9 ‰. Il remonte entre 1964-1966 à 42,2 ‰. Un courant migratoire encore important continue vers la ville.

L'ensemble urbain.

Le tableau 1 montre que les sept quartiers sont d'inégale importance, leur population allant du simple au triple : Damago, 585 habitants, à Kona, 1 863 habitants. Les chiffres de l'augmentation annuelle moyenne entre 1958 et 1966 sont très variables, selon les années, entre les différents quartiers et aussi pour un même quartier. La moyenne calculée sur huit ans donne l'ordre suivant :

⁷ Ainsi le village d'Affolé Adoua, qui se trouve à 15 km au Sud de Dogondoutchi sur la piste de Dosso, est un ancien hameau de culture créé par des habitants du quartier Kona. Ce village à Dogondoutchi est encore considéré par les services de la Sous-Préfecture comme un quartier de la ville.

Mayaki (100 ‰), Kona (90 ‰), Oubandawaki (82 ‰), Serkin Noma (73,4 ‰), Damago (66,9 ‰), Dangaladima Dani (63 ‰), Daoura Magé (61 ‰). Les trois premiers quartiers dépassent la moyenne de la ville de 76,9 ‰; ils ont reçu le plus grand nombre d'immigrants. Pour Daoura Magé, le quartier de la chefferie et des anciennes familles de Matankari, les arrivants furent moins nombreux à s'y installer et à s'y faire inscrire.

TABLEAU 1
Evolution de la population de Dogondoutchi

Quartiers	A	A	B	A .	B	A	B	A	B	B
	1958	1960	1958-1960	1962	1960-1962	1964	1962-1964	1966	1964-1966	1958-1966
Kona	1 080	1 335	23,6 %	1 567	17,4 %	1 673	6,8 %	1 863	11,4 %	72,5 %
Serkin-Noma	857	1 098	16,5 %	1 260	14,8 %	1 257	0	1 360	8,2 %	58,7 %
Daoura Magé	853	1 055	23,7 %	1 098	4 %	1 187	8,1 %	1 269	6,7 %	48,8 %
Dangaladima Dani.	553	664	20 %	759	14,3 %	767	1 %	832	8,5 %	50,5 %
Mayaki	463	606	30,9 %	629	3,8 %	775	23,2 %	838	8,1 %	81 %
Oudandawaki	368	483	31,3 %	572	18,4 %	587	2,7 %	610	3,9 %	65,8 %
Damago	381	449	17,8 %	517	15,1 %	538	4 %	585	8,7 %	53,6 %
Dogondoutchi	4 555	5 690	24,9 %	6 402	12,5 %	6 784	6 %	7 357	8,4 %	61,5 %

A : population.

B : accroissement brut.

Le tableau 2 montre que l'évolution brute des trois villages sub-urbains entre 1962 et 1966 est de 21,4 ‰, soit une augmentation

TABLEAU 2
Evolution de la population de Tantchia, Maïzari, Bozarawa N'Koré

Villages	A	A	B	A	B	A	B	B	C
	1953	1962	1953-1962	1964	1962-1964	1966	1962-1966	1964-1966	Accroissement annuel
Tantchia	1 254	1 263	0,7 %	1 560	23,5 %	1 683	33,3 %	7,9 %	83,1 ‰
Maïzari	661	829	25,4 %	856	3,6 %	921	11,1 %	7,6 %	27,5 ‰
Bozarawa N'Koré.	588	815	38,6 %	798	-1,8 %	924	13,1 %	15,8 %	32,8 ‰
Total	2 503	2 907	16,1 %	3 214	10,6 %	3 528	21,4 %	9,8 %	53,4 ‰

A : population.

B : accroissement brut.

C : accroissement annuel calculé sur quatre ans (1962-1966).

annuelle de 53,4 % (les chiffres pour Dogondoutchi, dans la même période, sont respectivement 29,8 % et 74,6 %). Ces trois villages ont eu beaucoup moins d'arrivants que la ville de Dogondoutchi, sauf peut-être Tanchia dans ces dernières années. Bien qu'à proximité immédiate de la ville, ils gardent une originalité qui leur est propre, celle de villages de brousse.

CONCLUSION : *La répartition ethnique.*

Un village de paysans devient poste militaire puis centre administratif. La population augmente; les immigrants sont nombreux surtout après 1958. L'origine des arrivants est variée et contribue à ouvrir l'éventail des ethnies représentées à Dogondoutchi. Les immigrants ne viennent pas seulement du pays Maouri. En 1962⁸, 57 % des chefs de concessions sont d'ethnie Maouri, 16 % Sudié, 7 % Gober, 5 % Béri-Béri, 5 % Bouzou, 10 % autres⁹. Tous ces groupes sont de langue haoussa. Les quartiers Daoura Magé, Damago et surtout Mayaki ont une minorité de Maouris : ce sont les quartiers d'immigrants.

III. Les problèmes démographiques.

Méthode d'étude.

Une analyse démographique en Afrique est une chose délicate à entreprendre, surtout si l'on ne peut réaliser, faute de temps et de moyens, une enquête systématique. Aussi, avant de présenter les résultats obtenus pour l'ensemble urbain de Dogondoutchi, il nous faut en exposer les moyens et les méthodes.

Les données.

Les *documents* de base pour l'étude de la population sont les *recensements* qui ont avant tout un but fiscal : l'impôt étant calculé par têtes, sont recensés : les personnes imposables ou non et le cheptel. A Dogondoutchi, ils sont établis par quartiers. En général

⁸ Voir note 10. Les pourcentages donnés ne concernent que cinq quartiers de Dogondoutchi dont les recensements ont pu être dépouillés.

⁹ Les Sudiés sont fixés dans la région de Filingué-Kourfey, les Gober dans la région de Maradi, les Béri-Béri entre Zinder et le lac Tchad. Il est clair que ces données sont seulement indicatives comme toutes celles émanant des recensements.

les recensements sont utilisables, quoique très inégaux et n'obéissant pas à une systématique permanente¹⁰. Il faut souligner le gonflement de certains groupes d'âges : beaucoup d'adultes sont portés dans l'année 1900; le recensement étant fait tous les deux ans, l'agent recenseur de Dogondoutchi a tendance à porter dans l'année précédant celle du recensement les enfants nés entre les deux relevés. Par exemple, pour le recensement effectué en 1966, un grand nombre d'enfants sont inscrits en 1965, et 1964 est anormalement « vide ». Il y a donc inflation pour les recensements de février 1964 et février 1966 des années 1963 et 1965. Pour celui de 1962 c'est le contraire, car il a été fait au début du second semestre : beaucoup trop d'enfants seraient nés en 1962, alors que l'année 1961 semble « vide ». Si ces faits ont peu d'importance au niveau des adultes, il faudra en tenir compte, ne serait-ce que virtuellement, quand il s'agira de calculer et d'apprécier les taux de natalité et de fécondité.

Les services de la sous-préfecture sont chargés des cahiers de *l'état civil* pour Dogondoutchi : naissances, mariages, décès. Mais seuls les registres des naissances présentent un intérêt. Les femmes à Dogondoutchi accouchent de plus en plus à la maternité, et la sage-femme est tenue de déclarer les naissances. Quant aux mariages et aux décès, les registres sont loin de traduire la réalité.

Les recensements ont été complétés par une *enquête* directe effectuée auprès de chacun des chefs de quartiers. Deux séries de questions leur étaient posées :

- Quelles sont les activités autres qu'agricoles des habitants ?
- Depuis la dernière fête de l'indépendance (notre enquête s'étant effectuée au moment du 3 août), combien de mariages dans les concessions ? combien de divorces ? combien de décès ?

Les résultats en ce qui concerne la répartition socio-professionnelle sont satisfaisants. Nous ne pouvons en dire autant des résultats démographiques qui sont le plus souvent sous-estimés.

Méthodes d'analyse.

Une analyse démographique normale a été effectuée pour les recensements de 1962 et 1966 qui ont été dépouillés complètement.

¹⁰ Les recensements de 1964 et 1966 ne donnent plus les renseignements concernant la religion, l'ethnie, la profession. Certains cahiers de recensements les mentionnent encore pour 1962, mais seulement pour les chefs de concession et non pour chacun des membres de la concession. Ce sont là des lacunes considérables pour l'étude actuelle de la population.

Cependant, pour 1962, seuls cinq quartiers de Dogondoutchi ont pu être étudiés, deux cahiers ayant disparu. Les recensements de 1966 et 1964 ont été comparés à Dogondoutchi même : les changements intervenus dans chaque concession étaient notés (naissances, mariages, divorces, décès, personnes arrivées ou parties). Ce travail est long, fondé souvent sur une interprétation hasardeuse. Cependant la comparaison pour cinq quartiers seulement de 1964 et 1966 sera un des éléments importants pour l'analyse précise de l'évolution de la population à Dogondoutchi. Nous n'avons pas retrouvé trace des recensements antérieurs à 1962. Celui de 1957 nous aurait permis d'analyser, beaucoup mieux que nous ne l'avons fait, l'évolution de la population de la veille de l'indépendance à 1966.

Dès à présent, nous pouvons souligner que notre travail souffre de deux lacunes principales : le problème des mouvements migratoires est difficile à saisir sans enquêtes approfondies; par ailleurs nous n'avons pu retourner sur place pour vérifier certaines des hypothèses faites. Quoi qu'il en soit, nous croyons notre approche suffisante pour saisir la complexité de l'évolution actuelle de la population à Dogondoutchi.

La structure de la population.

Les pyramides des âges (fig. 3) sont caractéristiques d'un pays à structure primitive et à forte natalité : les bases sont larges, le nombre de personnes par tranches diminue sensiblement. La rupture est particulièrement nette pour les plus jeunes, entre les tranches 5-9 ans et 10-14 ans. Dans l'ensemble, les pyramides de 1966 sont régulières, que ce soit pour l'ensemble urbain de Dogondoutchi, la ville ou les trois villages sub-urbains. Cependant la pyramide des villages est un peu irrégulière. Ceci peut s'expliquer par le fait qu'elle porte sur un nombre réduit d'habitants. Par ailleurs les pyramides font apparaître une différence entre les hommes et les femmes : elles sont plus nombreuses d'une part, et il y a une coupure marquée, d'autre part, entre les tranches féminines des 10-14 ans et 15-19 ans.

Une structure jeune.

Pour la commodité de l'étude, nous avons regroupé les âges en quatre groupes : de 0 à 15 ans, de 15 à 30 ans, de 30 à 50 ans, plus de 50 ans. 14-15 ans c'est l'âge du passage dans la vie adulte, c'est l'âge du mariage : la majorité des filles de plus de 15 ans sont mariées.

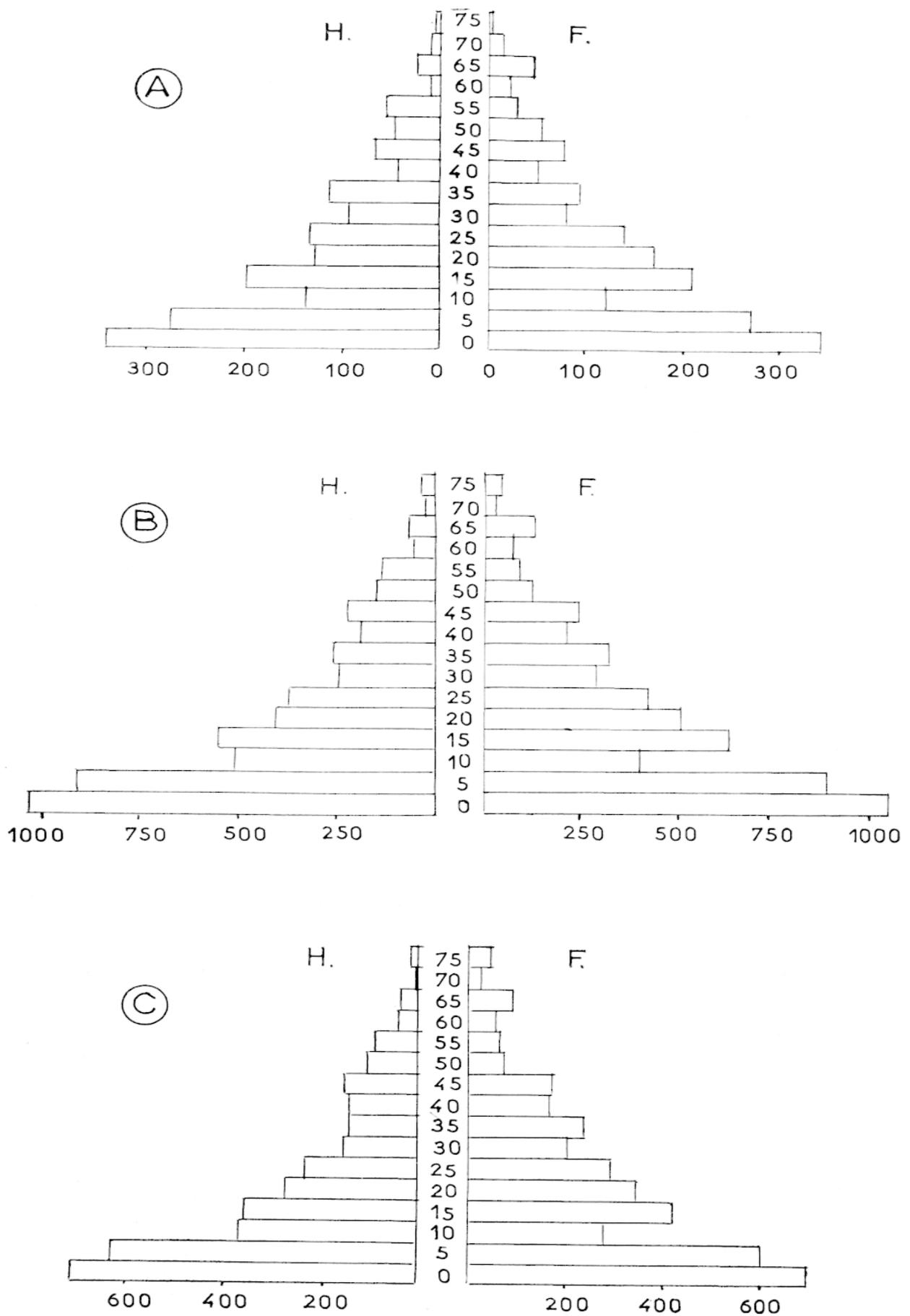


Fig. 3. — Pyramides des âges en 1966.

A) Villages sub-urbains (3 528 hab.) : Maïzari, Bozarawa N’Koré, Tantchia;
 B) Ensemble urbain de Dogondoutchi (10 885 hab.); C) Ville de Dogondoutchi (7 357 hab.).

La population de la ville de Dogondoutchi est *extrêmement jeune* (fig. 4). Les 15-50 ans n'atteignent pas le total des 0-15 ans : 44,8 % (26,3 % de 15 à 30 ans + 18,5 % de 30 à 50 ans) contre 46,3 %. Les pourcentages sont à peu près semblables pour les villages sub-urbains où cependant les plus de 60 ans sont moins nombreux : 3,8 % contre 4,5 % pour Dogondoutchi-ville.

La comparaison entre les années 1962 et 1966, bien que portant sur un laps de temps court, montre l'accroissement de la tranche des 0 à 15 ans en quatre ans : de 41,2 % à 46,8 %. La part des 15-50 ans a diminué : 47,4 % à 44,4 %. La population en âge de procréer a surtout augmenté après l'arrivée de jeunes adultes entre 1958-1960. Par suite, le taux de natalité a lui-même augmenté. La mortalité infantile a pu baisser, contribuant aussi à accroître le pourcentage des jeunes dans la population.

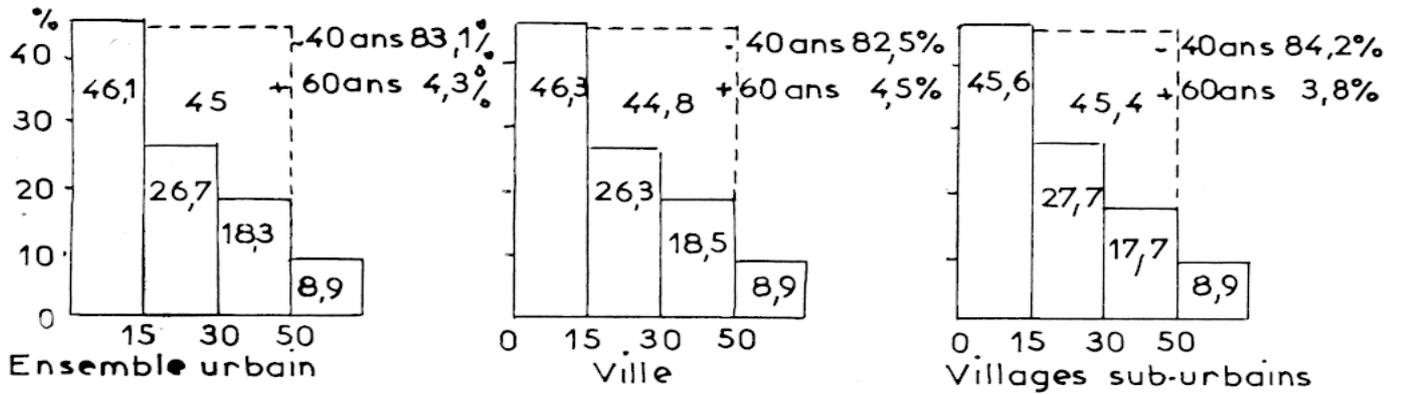
La *structure par âge pour chacun des sexes* (fig. 4) confirme ce que nous avons vu précédemment. A Dogondoutchi-ville, la part des jeunes garçons est plus forte que celle des filles : près de 50 % des hommes ont moins de quinze ans (43 % des femmes). Ce pourcentage des garçons est assez normal, d'autant que certains hommes émigrent après l'âge de 15 ans. Par contre, pour la population féminine, la polygamie et l'immigration après 15 ans des femmes de la brousse vers la ville accroissent leur pourcentage entre 15 et 50 ans : 43 % pour les 0-15 ans et 48,2 % pour les 15-50 ans. La situation se régularise pour chacun des sexes après 50 ans : 9 % pour les hommes, 8,7 % pour les femmes. Les écarts entre les différentes tranches, selon les sexes, sont moins élevés dans les trois villages sub-urbains : 46,7 % des hommes et 44,5 % des femmes ont entre 0-15 ans, 44,5 % des hommes et 46,3 % des femmes entre 15-50 ans.

La comparaison par sexe entre 1962 et 1966 confirme encore l'évolution depuis 1958 de la population de Dogondoutchi vers une augmentation des jeunes tandis que le groupe des adultes diminue. La part des femmes entre 15-50 ans par rapport à la population féminine de 1962, 51 %, explique en partie cet accroissement rapide, en quatre ans, du groupe des 0-15 ans.

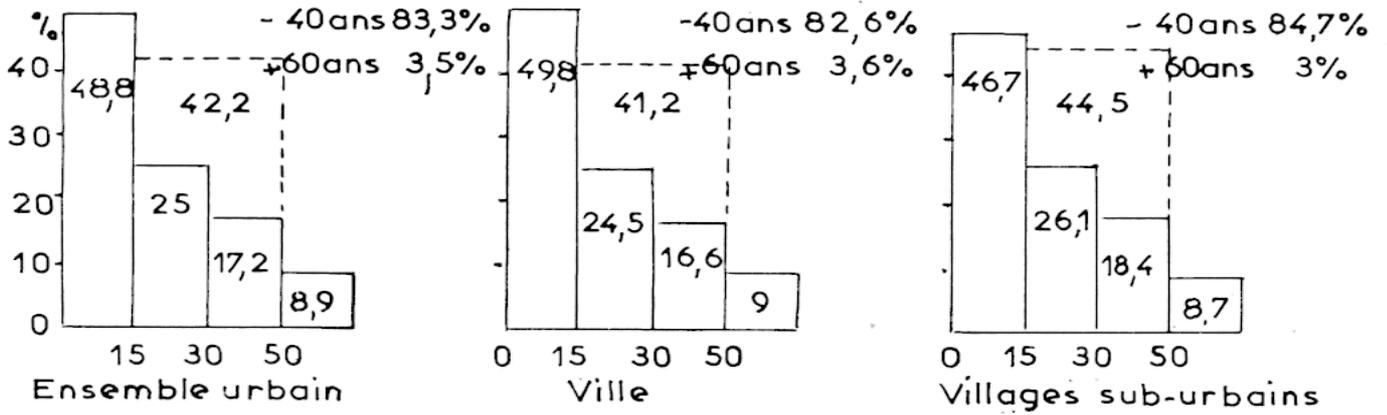
La place des femmes dans la population.

La tranche des femmes entre 15-19 ans représente 158 % des 10-14 ans pour l'ensemble urbain de Dogondoutchi, 151 % pour la ville, 176 % pour les trois villages. La population féminine au niveau des 14 ans décroît normalement ensuite (fig. 3 et 4). Il y a donc une rupture à cet âge. Pourquoi ?

TOTAL de la POPULATION



POPULATION MASCULINE



POPULATION FEMININE

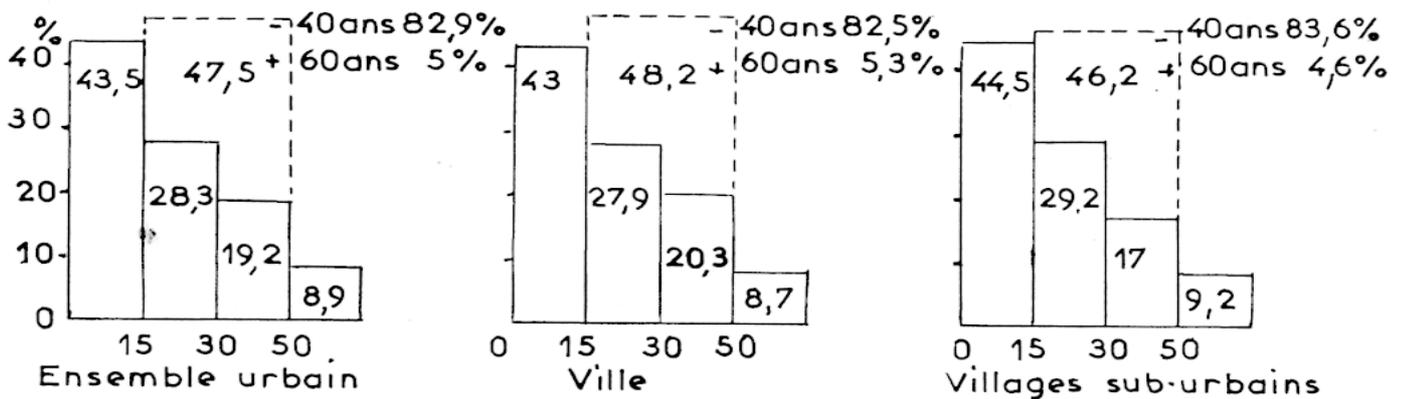


Fig. 4. — Structure par âge en 1966.

14-15 ans c'est l'âge du mariage. Le nombre des filles à marier de Dogondoutchi est faible par rapport à la « demande », celle-ci étant de plus accrue par la polygamie. Les hommes vont chercher leur femme à l'extérieur. Ces migrations féminines vers Dogondoutchi sont aussi bien valables pour les sept quartiers urbains que pour les trois villages; elles se vérifient quelle que soit la date de la pyramide (1962). Il se peut encore que les femmes mariées avant l'âge légal (14 ans) soient vieillies pour les recensements par leurs époux; la tranche des 15-19 ans serait cette fois artificiellement gonflée. Les deux faits peuvent interférer.

La population totale des hommes est toujours inférieure à celle des femmes :

	Hommes	Femmes
Ensemble urbain de Dogondoutchi	48,9 %	51,1 %
Ville de Dogondoutchi	48,6 %	51,4 %
Villages sub-urbains	49,6 %	50,4 %

La part des hommes et des femmes dans la population varie selon les groupes d'âges :

	Dogondoutchi		3 villages	
	Hommes	Femmes	Hommes	Femmes
Population totale	48,6 %	51,4 %	49,6 %	50,4 %
0 - 15 ans	52,2 %	47,8 %	50,8 %	49,2 %
15 - 30 ans	45,3 %	54,7 %	46,8 %	53,2 %
30 - 50 ans	43,6 %	56,4 %	51,5 %	48,5 %
+ 50 ans	49,4 %	50,6 %	48,3 %	51,7 %
(dont + 60 ans)	39,6 %	60,4 %	—	—

Par groupe d'âges, les trois villages sont plus irréguliers que la ville où les hommes ne sont majoritaires qu'entre 0 et 15 ans. Les femmes le sont dans toutes les autres tranches : les pourcentages sont forts entre 15 et 50 ans, beaucoup d'hommes étant polygames; ces pourcentages sont plus faibles et plus normaux après 50 ans, cependant après 60 ans les 3/5^e des habitants sont des femmes.

CONCLUSION :

La structure de la population montre que celle-ci est très jeune et rajeunit encore. Près de 50 % des habitants ont moins de 15 ans, plus de 80 % ont moins de 40 ans. Ce régime démographique primitif implique une natalité forte, sans doute accompagnée de taux de fécondité élevés dus à l'importance de la population féminine en âge de procréer; une mortalité encore soutenue.

Des taux de natalité et de fécondité très élevés.

Il y a deux sources officielles pour connaître le volume des naissances à Dogondoutchi : les recensements et l'état civil.

Sources	Dogondoutchi	Villages sub-urbains	Ensemble urbain
Etat civil pour 1965	460	186	646
Recensement 1966 pour 1965	446	175	621

L'état civil n'enregistre pas tous les enfants nés à Dogondoutchi, et les parents portés comme habitant Dogondoutchi peuvent ne pas y être recensés. Par ailleurs, d'une part, les chiffres du recensement ne tiennent pas compte des enfants nés en 1965 et décédés avant son établissement et, d'autre part, nous avons signalé le gonflement possible de cette année par l'agent recenseur. Compte tenu de ces incertitudes, nous estimons que 1965 a vu de 600 à 650 naissances. Les taux, pour 1965, seraient ainsi de 61 ‰ pour la ville de Dogondoutchi, 55,5 ‰ pour les villages sub-urbains et de 58 ‰ pour l'ensemble urbain. Pour cinq quartiers de la ville, le taux de natalité aurait été de 60 ‰ en 1963 et varierait entre 50 et 55 ‰ en 1961.

Les trois villages sub-urbains ont un taux moyen inférieur à celui de la ville de Dogondoutchi : 55,5 ‰ contre 61 ‰. Bien que très proches de la ville, ils ont un comportement démographique différent. Les taux des divers quartiers sont variés : Kona a un taux de natalité en 1966 de 55 ‰, Mayaki a le taux maximum de 79 ‰. Trois autres quartiers dépassent la moyenne de 60 ‰ : Serkin Noma (70 ‰), Oubandawaki (69 ‰), Dangaladima Dani (66 ‰). La plupart des quartiers ont des taux qui ont augmenté depuis 1962 (tableau 3).

TABLEAU 3

Structure de la population féminine

Taux de natalité et de fécondité

Quartiers et villages	1965				1961				1963
	% 15-30 ans dans popul. fém. totale	% 15-30 ans dans pop. fém. 15-49 ans	Taux de natalité ‰	Taux de fécondité ‰	% 15-30 ans dans popul. fém. totale	% 15-30 ans dans pop. fém. 15-49 ans	Taux de natalité ‰	Taux de fécondité ‰	Taux de natalité ‰
Kona	28,2	58,9	54,8	227,7	—	—	—	—	65,7
Serkin Noma	21,5	44,5	69,8	283,6	—	—	—	—	49,4
Daoura Magé	31	62,2	46-53	180	36,2	66	47-55	185	—
Dangaladima Dani ...	25,3	53,9	66,2	272	27,1	59,2	49-57	240	56
Mayaky	25	54,5	78,7	326,7	29,2	58,3	54-63	245	67
Oubandawaki	31,1	62	68,8	265,8	30,3	58,5	54-62	225	—
Damago	27,4	57,9	59,8	250	27,1	55,4	44-52	210	65,1
+ DOGONDOUTCHI	27,9	57,9	60,7	244	31	60,8	50-58	215	60,3
Tantchia	25,9	60,7	55	215	—	—	—	—	—
Maïzari	30,9	65,3	51	180	—	—	—	—	—
Bozarawa	28,2	65,8	61	250	—	—	—	—	—
+ VILLAGES SUB-URBAINS ..	29,2	63,2	55,5	215	—	—	—	—	—

90 % des jeunes filles de plus de 15 ans sont mariées. Le calcul des taux de fécondité (sur la tranche féminine en âge de procréer, de 15 à 49 ans) est particulièrement significatif : 244 ‰ à Dogondoutchi et 215 ‰ pour les trois villages (ensemble urbain : 234 ‰). La ville a encore un comportement propre par rapport à Tantchia, Maïzari et Bozarawa. Les taux sont très différents entre quartiers (tableau 3) : Douara Magé a le taux le plus faible, 180 ‰, Mayaki a un taux maximum et peut-être exceptionnel de 327 ‰, explicable en partie par la forte immigration dans ce quartier. En 1961, le taux de Dogondoutchi aurait été de 215 ‰, en 1963 de 290 ‰. La moyenne des années 1961, 1963 et 1965 approcherait 250 ‰. Ce taux, très indicatif de la réalité, est véritablement considérable car il signifie qu'une femme sur quatre donne le jour à un enfant chaque année ou encore qu'une femme a un enfant tous les quatre ans.

Les causes de cette remarquable fécondité.

Deux raisons majeures peuvent expliquer des taux de natalité et de fécondité aussi forts : la structure par âge favorable, et les coutumes polygames. Elles doivent, cependant, être complétées par des causes propres à la situation de la femme à Dogondoutchi.

Une structure par âge favorable.

Nous avons vu l'importance des 15 à 49 ans dans la population féminine : pour la ville, ce groupe représente 48,2 % et pour les villages sub-urbains 46,3 % (ensemble urbain : 45,6 %). Plus significatifs sont les pourcentages des 15 à 30 ans, âges optima pour la procréation, par rapport à la population féminine totale (tableau 3) : Dogondoutchi, 27,9 %, et les trois villages, 29,2 % (ensemble urbain : 28,3 %). Ces pourcentages sont forts et expliquent en partie la natalité élevée. Une dernière approche permet de souligner le rôle fondamental de ce facteur, c'est la place des femmes entre 15 et 30 ans par rapport à la population féminine de 15 à 49 ans : Dogondoutchi, 57,6 %, et Tantchia, Maïzari, Bozarawa, 63,2 % (ensemble urbain : 59,3 %).

La structure féminine par quartiers fait apparaître la complexité des phénomènes démographiques (tableau 3). On peut s'étonner du faible pourcentage des femmes de 15 à 30 ans dans le quartier Mayaki : 25 % par rapport à la population féminine globale, 54,5 % par rapport aux femmes en âge de procréer, alors que nous avons des taux de natalité (78,7 ‰) et de fécondité (326,7 ‰) forts. Peut-être l'année 1965 a-t-elle été exceptionnelle pour ce quartier ? D'une manière générale, une étude systématique par quartier peut se révéler hasardeuse, car elle repose sur un échantillonnage moins représentatif, car moins élevé, et où les différences selon les années sont plus marquées. Cependant, on peut remarquer que les taux de fécondité sont plus forts à Dogondoutchi que dans les trois villages sub-urbains, tandis que c'est exactement l'inverse pour les pourcentages par âge des femmes. La structure par âge ne peut seule expliquer les taux de natalité et de fécondité.

La nuptialité.

Le taux de la nuptialité à Dogondoutchi est estimé à 14 ‰ en 1964-66. Ce taux élevé s'explique parce que 69 % des mariages décomptés sont le fait d'hommes déjà mariés et, secondairement veufs ou divorcés. Ceci confirme l'importance de la polygamie à

Dogondoutchi. Un taux de nuptialité de cet ordre peut expliquer aussi les fortes natalité et fécondité de 1965.

La polygamie (tableau 4).

Dans l'ensemble urbain de Dogondoutchi, 68,2 % des hommes mariés ont une femme, 24,7 % deux femmes, 5,6 % trois femmes et 1,5 % quatre femmes ou plus. Des différences apparaissent par quartiers; elles révèlent la situation socio-économique propre à chaque quartier. A Daoura Magé, le quartier de la chefferie et des familles princières, 27 % des hommes ont deux femmes, 10,6 % trois et 4,3 % quatre ou plus. Cependant ce quartier où la polygamie est la plus forte (41,8 %) est celui où les taux de natalité et de fécondité sont les plus faibles, respectivement 47-53 ‰ et 180 ‰. La valeur du recensement pour ce quartier peut être remise en cause, car il a été effectué en juillet ¹¹. On peut aussi penser qu'une polygamie plus forte diminue en fait les possibilités de naissances.

TABLEAU 4

La polygamie à Dogondoutchi

	% d'hommes ayant			
	1 femme	2 femmes	3 femmes	4 femmes et plus
<i>Quartiers :</i>				
Kona	69,7	24,6	4,8	0,9
Serkin Noma	70,2	24,5	4,5	0,8
Daoura Magé	58,2	26,9	10,6	4,3
Dangaladima Dani	78,4	17	4,6	0
Mayaki	62,9	30,8	5,6	0,7
Damago	75,5	18,6	4,9	2
Gubandawaki	68,6	26,3	5	0
+ DOGONDOUTCHI	68,4	24,5	5,8	1,3
<i>Villages :</i>				
Tantchia	67,3	24,2	6,5	1,5
Maïzari	70,6	24	3,8	1,6
Bozarawa N'Kore	64,5	28,6	4,4	2,5
+ TROIS VILLAGES	67,5	25,7	5,3	2
+ + ENSEMBLE URBAIN ..	68,2	24,7	5,6	1,5

¹¹ Les recensements des autres quartiers ont été effectués en février 1966. Dans les recensements effectués plus tard, l'agent recenseur porte un nombre anormal de naissances dans l'année en cours, ici 1966, ce qui fausse les calculs des taux pour 1965.

Par contre, le quartier Mayaki qui avait les plus forts taux de natalité et de fécondité est aussi le quartier où 30,8 % des hommes ont deux femmes, 37,1 % plus de deux femmes.

La polygamie est liée évidemment à la situation sociale. L'étude du mariage par tranches d'âges (fig. 5) montre l'évolution selon l'âge du nombre des monogames, puis des polygames. Le mariage chez l'homme est plus tardif que chez les femmes : 17 % des hommes entre 15 et 20 ans sont mariés, alors que les jeunes filles le sont à 90 %. L'âge du mariage se place entre 20 et 25 ans,

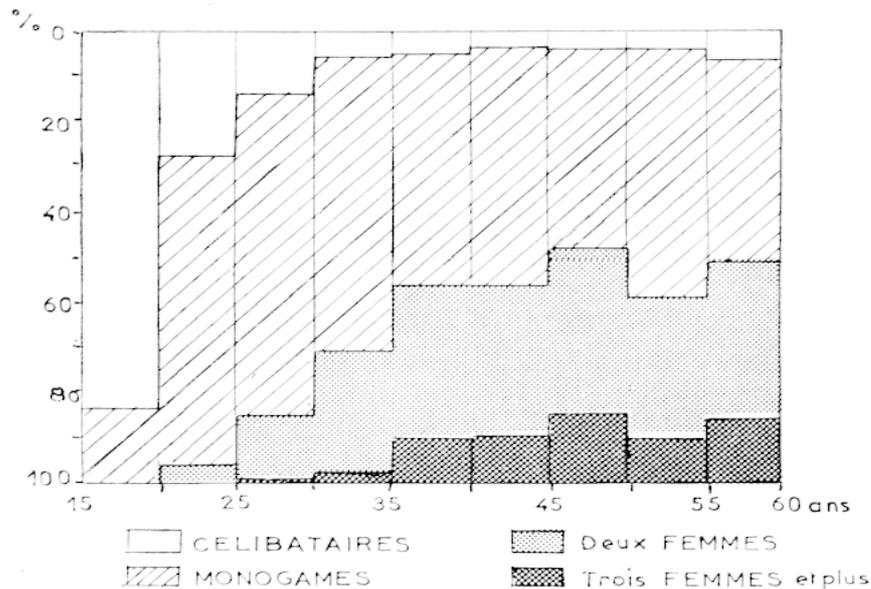


Fig. 5. — Dogondoutchi : répartition des monogames et des polygames (1966).

à un moment où l'homme a pu rassembler l'argent nécessaire pour la dot de sa future femme et les frais du mariage. 86 % des hommes âgés de 25-30 ans sont mariés; après 30 ans, près de 95 %; les 5 % qui restent sont composés des infirmes et estropiés d'une part, et de veufs ou de divorcés momentanément célibataires.

La polygamie apparaît à partir de vingt ans, mais elle est faible, 4 % du total des hommes. Elle ne se manifeste réellement qu'après 25 ans : 15 % pour le groupe des 25-30 ans, et 29 % pour celui des 30-35 ans. La polygamie est la plus développée à partir de 35 ans : 40 à 45 % des hommes d'une classe d'âge. C'est le moment où la position sociale de l'homme s'affirme et où il a un niveau économique suffisant pour nourrir une famille plus vaste.

L'augmentation du pourcentage des hommes ayant trois femmes à partir de 35 ans le confirme : il évolue de 10 à 15 %. La situation de la polygamie à Dogondoutchi n'est pas originale car elle se retrouve ailleurs en Afrique Occidentale.

*L'évolution de la condition sociale de la femme à Dogondoutchi*¹².

La très forte natalité et la fécondité élevée de Dogondoutchi s'expliquent par une structure par âge féminine favorable avec le gros pourcentage des 15-30 ans, par l'âge très bas du mariage (90 % des jeunes filles entre 15-20 ans sont mariées, 98 % après 20 ans), par la très forte nuptialité, en partie par les coutumes polygamiques, par la place traditionnelle en Afrique de la femme et des enfants conçus comme des signes de richesse et de travail pour l'homme. Ce sont là un certain nombre de facteurs « classiques », que l'on retrouve dans toute étude démographique de la population en Afrique Noire. Mais comparés à d'autres taux de natalité et de fécondité de villages des Dallols Maouri et Fogha, les taux de Dogondoutchi sont plus élevés :

Villages	Population	Taux de natalité	Taux de fécondité
Tibiri	2 315 (1963)	53 ‰	170-200 ‰
Tiada	917 (1963)	45 ‰	172 ‰
Dioundiou	1 013 (1963)	40 ‰	
Doumega	1 389 (1963)	50-55 ‰	164 ‰
Kawara Débé	1 148 (1963)	40 ‰	142 ‰
Dogondoutchi	7 357 (1966)	61 ‰	200-250 ‰
Villages sub-urbains.	3 528 (1966)	55 ‰	215 ‰

Des hypothèses complémentaires doivent donc être avancées compte tenu du fait que Dogondoutchi est un centre urbain.

La *situation sanitaire est meilleure* qu'en brousse car Dogondoutchi possède un centre médical (dispensaire et maternité) et un dispensaire privé, celui de la Mission Catholique, qui sont très fréquentés par la population. « Les femmes, écrit Mme Plault dans son livre sur la femme Maouri¹³, sont de plus en plus convaincues à Dogondoutchi qu'il est bien d'accoucher au dispensaire. » En

¹² Voir l'intéressante enquête réalisée à Dogondoutchi par Mme Colette Piault, « Contribution à l'étude de la vie quotidienne de la femme Maouri ».

¹³ Ouvrage cité, p. 70-72.

effet, les chiffres des accouchements à la maternité, de ces dernières années, sont significatifs à cet égard :

1952	225	accouchements	1963	604	accouchements
1960	489	—	1964	640	—
1961	538	—	1965	949	—
1962	574	—				

En 1965, sur 949 accouchements, 797 naissances ont été enregistrées par la sage-femme à l'état civil de Dogondoutchi. 685 de ces enfants avaient des parents originaires de l'ensemble urbain de Dogondoutchi (= 85 %). Le traitement d'un certain nombre de maladies au Centre médical, en particulier des maladies vénériennes, les visites prénatales et l'amélioration des conditions de l'accouchement peuvent entraîner une diminution des femmes stériles et, par conséquent, une augmentation de la fécondité.

La situation sociale de la femme à Dogondoutchi, bien que nous soyons dans une petite ville, a évolué par rapport à celle des femmes de la brousse. Les divorces sont très fréquents. Un homme connaît ainsi un nombre plus grand de femmes légitimes dans sa vie que n'en laisse paraître l'étude sur la polygamie à une date donnée. Le taux de divorce serait de 5,4 %¹⁴; pour cinq mariages il y a deux divorces. Les femmes divorcées sont extrêmement jeunes : 35,5 % des divorces ont eu lieu pour des femmes âgées de 15 à 20 ans, 25,5 % entre 20 et 25 ans, 30,5 % entre 25 et 40 ans, 8,5 % pour les plus de 40 ans. La jeune fille en se mariant devient la deuxième ou la troisième femme d'un homme plus vieux. Le mariage est une « affaire » qui dépend avant tout des parents qui choisissent le mari capable de fournir la meilleure dot et susceptible de resserrer ou d'élargir le réseau complexe des alliances. Autrefois le divorce était surtout un acte du mari qui répudiait sa femme pour des raisons qui lui étaient propres : la stérilité était une des principales causes de ces renvois. Cependant, de plus en plus, et sous l'influence de la ville, le mariage prend une forme réciproque. La femme, comme l'homme, peut demander le divorce. Pour Mme Piault¹⁵, les querelles entre les co-épouses et l'apparition d'une nouvelle épouse semblent être les motifs principaux de divorce, auxquels peuvent s'ajouter les mauvais traitements du mari ou la volonté d'échapper aux durs travaux et contraintes de la vie familiale. Il est sûr que ces faits ont plus de conséquences

¹⁴ Nombre de divorces pour 1 000 habitants.

¹⁵ Ouvr. cité, p. 95-96.

psychologiques sur la jeune femme d'aujourd'hui qui, dans un cadre social plus ouvert pour elle, peut revenir sur le choix fait par ses parents : « Les femmes, affirme Mme Plault, cherchent plus souvent que les hommes à obtenir le divorce. » Le divorce est suivi rapidement d'un remariage après le temps de viduité légale, ce qui contribue à accroître, dans une certaine mesure, le taux de nuptialité et, par suite, les possibilités de naissances nouvelles.

On peut se demander si le fait d'arriver en ville n'amène pas un affaiblissement des coutumes, en particulier celle de la séparation des époux après une naissance, ce qui aurait pour conséquence de rapprocher les naissances. Suivant la coutume musulmane, jusqu'au sevrage de l'enfant (2-3 ans), la femme n'a pas de rapport avec son mari. Dogondoutchi est une ville où l'introduction de l'Islam est récente, et le respect de ses règles très aléatoire. Des différences ont été notées dans les taux de natalité entre le Sud du Dallol très islamisé (cf. Kawara Débé avec 40‰) et le Nord, encore très imprégné des traditions fétichistes. De même, le niveau socio-économique plus élevé d'un certain nombre d'hommes, dont nous avons constaté les conséquences dans la polygamie, permet à leurs femmes d'être libérées des contraintes ménagères fatigantes, par des domestiques (porteuses d'eau, pileuses de mil, etc.), et d'avoir plus de temps à consacrer à leurs maris et à leurs enfants. Le rang social plus avancé de bien des femmes à Dogondoutchi, au lieu de diminuer le nombre des naissances, pourrait au contraire les faciliter.

Le phénomène d'urbanisation semble favoriser l'explosion démographique. A côté des facteurs « classiques » de la natalité et de la fécondité (structure par âge, polygamie), Dogondoutchi a des causes originales avec, en particulier, les débuts d'une modification des conditions de la femme. Peut-être est-ce là un phénomène propre à Dogondoutchi, à un moment donné, après les forts courants migratoires ? Peut-être, aussi, en est-il de même dans d'autres centres urbains moyens à accroissement rapide, au Niger et en Afrique ?

La mortalité.

Faute de données et parce que nous n'avons pas pu consacrer beaucoup de temps à une étude difficile et longue, nous ne fournirons que de brèves indications. Le taux brut de 15,5‰ obtenu par la comparaison des recensements de 1964 et 1966 est sous-estimé. Il évolue, à Dogondoutchi, entre 15 et 20‰. Dans d'autres

villages des Dallols Maouri et Fogha, ces taux variaient entre 20-25 ‰ à Dioundiou, 15,4 ‰ à Douméga, 17 ‰ à Kawara Débé; ces taux pour 1965 étaient eux-mêmes jugés inférieurs à la moyenne. La mortalité infantile est forte : 166 ‰. Pour des enfants âgés de 2 à 3 ans, le taux est encore de 65 ‰. Le taux de mortalité reste fort jusqu'à 10 ans, puis diminue. C'est la mortalité qui donne à la pyramide sa forme en accent circonflexe : le groupe des 10-14 ans ne représente plus que la moitié des effectifs des jeunes enfants de moins de 5 ans. L'espérance-vie pour un enfant né en 1965 serait de 21,2 ans.

Les problèmes de l'accroissement de la population.

La comparaison natalité-mortalité donnerait un excédent de 45 ‰, si l'on admet un taux de natalité de 60 ‰ et un taux de mortalité de 15 ‰. Ce dernier est fortement sous-estimé, il est, sans doute, plus proche de 20 ‰. L'accroissement naturel de la population serait de 40 ‰ par an. L'accroissement naturel et l'accroissement brut sont très voisins pour la période 1962-1966 puisque ce dernier avait un taux annuel de 37,3 ‰ (1962-1964 : 37,3 ‰; 1964-1966 : 42,2 ‰). Par contre la différence entre ces deux accroissements souligne l'importance des arrivées entre 1958 et 1962 (accroissement brut 1958-1960 : 124,6 ‰; 1960-1962 : 62,5 ‰). Il faut cependant tenir compte, après 1962, des mouvements migratoires qui se poursuivent.

L'étude des mouvements migratoires est délicate à faire car, en eux-mêmes, ils nécessiteraient une enquête précise auprès de chacun des habitants. L'idée que nous en avons est assez sommaire; elle repose sur la comparaison, plus ou moins artificielle, des recensements de 1964 et 1966 pour cinq quartiers de Dogondoutchi. La comparaison confirme le maintien de mouvements migratoires dans les deux sens : départs et arrivées qui s'équilibrent plus ou moins selon les différents quartiers avec sans doute, pour l'ensemble de la ville, un avantage pour les immigrants. La moitié, au moins, des arrivées, sont celles d'isolés ou de femmes mariées avec des hommes de Dogondoutchi.

Une partie des mouvements migratoires échappe aux recensements, parce qu'ils sont souvent temporaires; ils concernent tous ceux qui viennent à Dogondoutchi, mais demeurent recensés dans leur village d'origine, et aussi les habitants de Dogondoutchi qui partent chercher du travail ailleurs pour un laps de temps plus ou moins grand. En 1966 : 3,7 ‰ au moins des hommes de plus de

15 ans ne résidaient pas dans l'ensemble urbain de Dogondoutchi et travaillaient pour la plupart à Niamey.

En conclusion, soulignons que 1958 marque un changement du rythme démographique à Dogondoutchi. Faute d'étude de la population il y a dix ans, nous ne saisissons que certains éléments de ce tournant. Les recensements depuis 1962 font apparaître un certain nombre de traits fondamentaux :

— les taux démographiques sont très élevés et plus forts qu'en brousse. Le taux de natalité se situe vers 55 ‰. Il est dû certes à une structure par âge de la population féminine favorable et à la polygamie, mais aussi, et cela peut être l'originalité de notre analyse, à la condition particulière de la femme dans ce petit milieu urbain. Inversement le taux de mortalité est incontestablement plus faible qu'en brousse.

— la population s'accroît rapidement. Entre 1964 et 1966, l'augmentation annuelle de 44 ‰ correspond à l'excédent naturel fort, supérieur à 35 ‰, et à un bilan migratoire encore marqué : 5-10 ‰.

— le régime démographique est typiquement primitif, caractérisé, entre autres, par la part croissante des jeunes depuis quatre ans. Le groupe des 0-15 ans a augmenté de 5 %, et représente 46 % de la population. 82 % des habitants ont moins de 40 ans.

Depuis 1958, la ville semble jouer le rôle d'aimant pour la population régionale. L'administration et les services en s'africanisant ont un rôle nouveau, une influence et une attirance autres qu'à l'époque coloniale. L'augmentation rapide se traduit par l'éclatement des anciens quartiers et le début des constructions nouvelles dans le Dallol. Les boutiques sont plus nombreuses; avant 1958, il n'y avait que des commerçants itinérants ou des tabliers pour assurer la vente des produits de consommation courante à côté du marché du vendredi. Dogondoutchi est à un tournant de son évolution. Comment cette expansion se marque-t-elle dans l'économie et les activités urbaines ?

DEUXIEME PARTIE

LA VIE ÉCONOMIQUE

La caractéristique fondamentale de l'économie de Dogondouchi et des villages voisins est traduite clairement par les graphiques de la répartition socio-professionnelle : le développement de fonctions proprement urbaines est embryonnaire, tandis que l'activité agricole reste encore générale et majeure (fig. 6 et fig. 9).

I. L'influence de la ville sur le milieu rural local.

L'étude du milieu rural étant exposée dans les articles cités en bibliographie, nous n'aborderons l'étude agricole que sous l'angle de l'influence du développement urbain sur le milieu rural. Auparavant, rappelons brièvement les conditions climatiques.

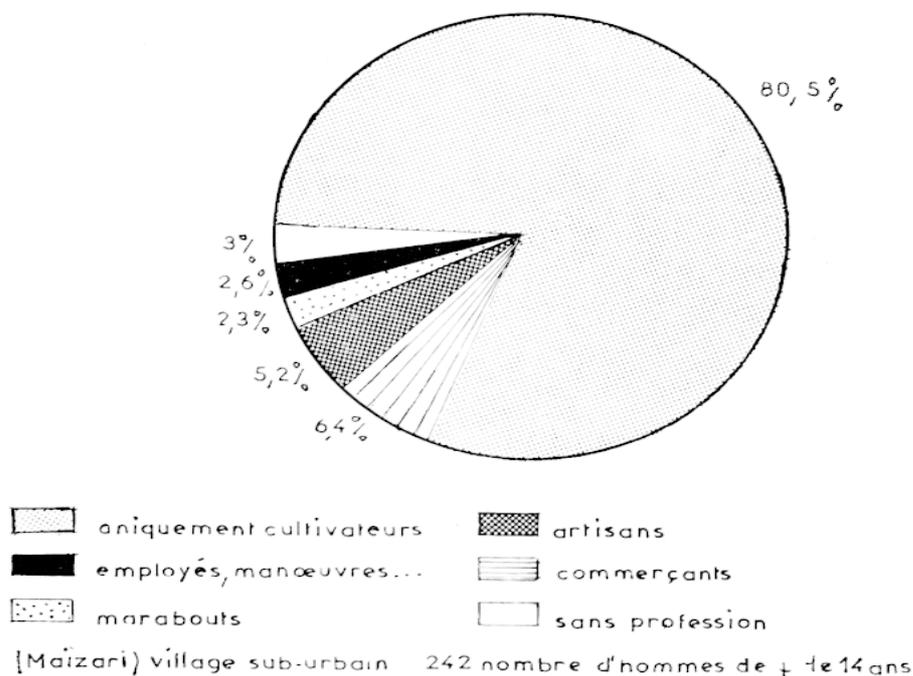
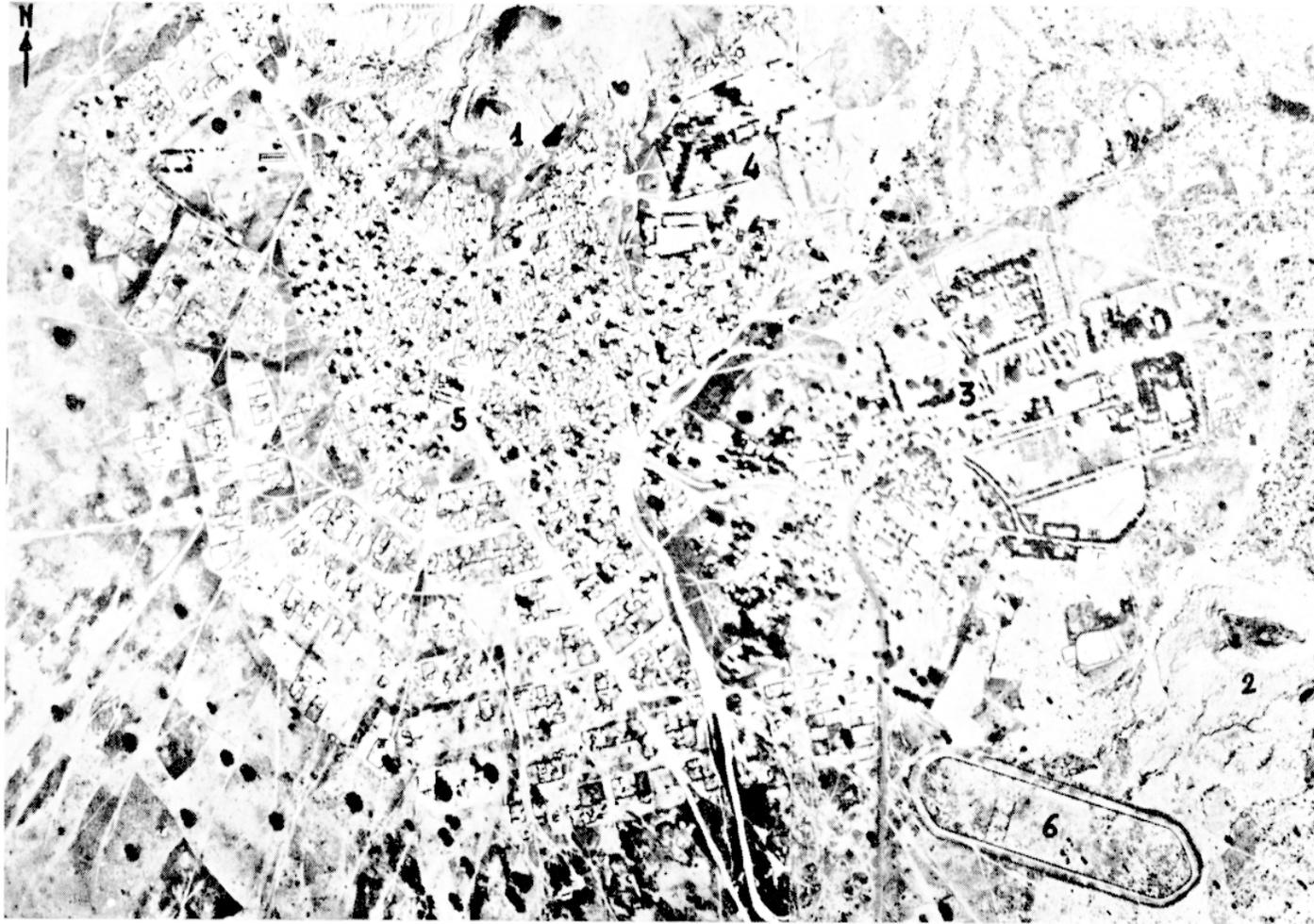


Fig. 6. — Répartition socio-professionnelle générale
Moyenne des quartiers et villages sub-urbains portant sur
2 196 hommes de plus de 14 ans (1966)
(légende commune aux fig. 6 et 9).

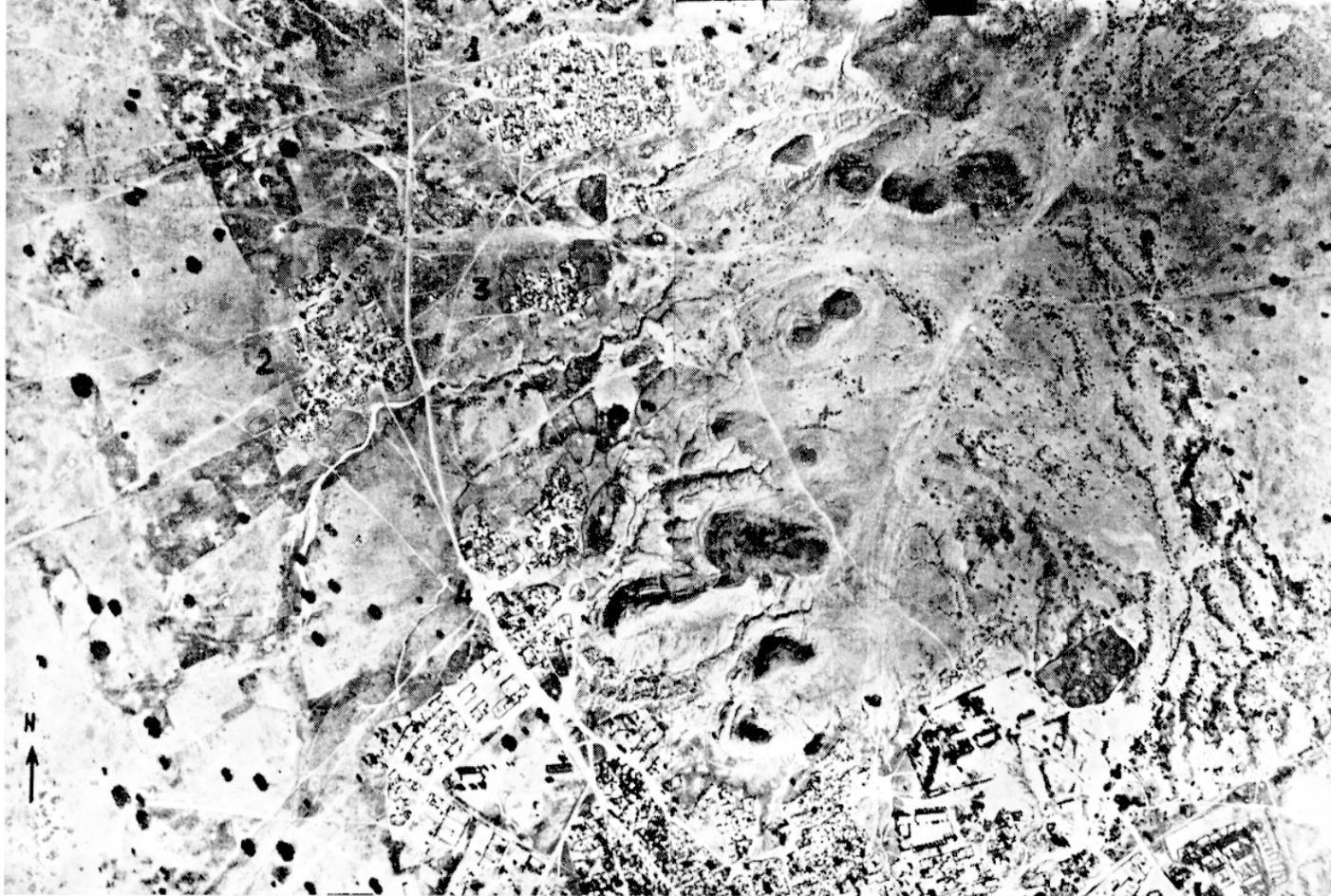


Pl. I A. - - Dogondoutchi (1965).

1 : Haut Rocher (Dogon Doutehi); 2 : Sphinx; 3 : Quartier administratif;
4 : Mission catholique; 5 : Place du marché; 6 : Hippodrome.



Pl. II A. - Panorama général au Nord de Dogondoutchi, près de Tantehia, visible au second plan à droite.



Pl. 1 B. - Du Nord au Sud, Tantchia (1), Bozarawa N'Koré (2) et Angoaltoudou (3),
Maïzari (4) et Dogondoutchi, 1965.



Pl. II B. - Une rue des nouveaux quartiers
(au fond, le marché et le « Haut Rocher »).



Pl. II B. - Intérieur de concession dans un vieux quartier.

Le climat.

Dogondoutchi est dans la zone de climat sahelo-soudanien.

Les précipitations diminuent du Sud vers le Nord. La moyenne des précipitations annuelles à Dogondoutchi, calculée sur 44 ans de 1923 à 1966, est de 626 mm. Cependant des variations importantes peuvent exister d'une année à l'autre : les années 1965 et 1966 furent par exemple faibles (575 mm et 428 mm). Les conséquences en sont graves pour la vie agricole, surtout si la saison

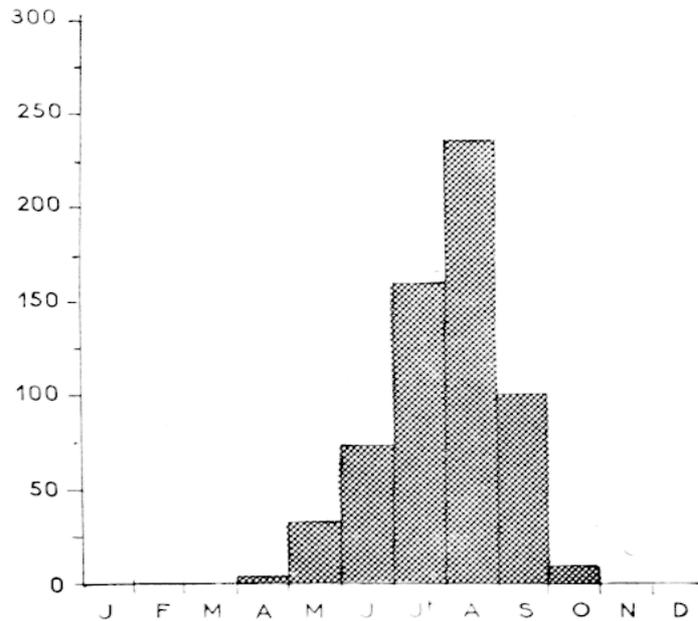


Fig. 7. — Répartition mensuelle des précipitations (626 mm).

Station de Dogondoutchi
(13° 38' N - 04° 02' E; altitude 240 m).

des pluies a du retard, comme ce fut le cas en 1966; les champs de mil n'ayant pas été arrosés au moment de la germination des graines, le paysan a dû semer de nouveau. La saison sèche dure de 7 à 8 mois, d'octobre à avril; la saison pluvieuse 5 mois, de mai à septembre (fig. 7). Mais 63 % des pluies tombent en juillet et août, 79 % en juillet, août et septembre. C'est sur ces trois mois que doit se concentrer la majeure partie du travail agricole.

La répartition annuelle des *températures* (fig. 8) fait apparaître un rythme à quatre temps, lié aux mouvements du soleil et à l'apparition des pluies :

— Décembre et janvier ont les minima les plus bas (15-16°) au moment du solstice d'hiver. Les maxima sont par contre élevés (32-33°) et correspondent aux fortes chaleurs du jour.

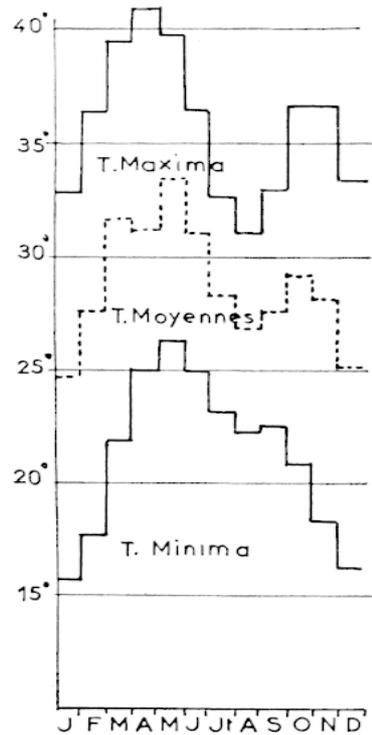


Fig. 8. — Températures mensuelles moyennes. Station de Birni N'Konni (13° 48' N - 05° 15' E). (Les relevés de Dogondoutchi ne sont pas utilisables. Les courbes pour Niamey (13° 29' N - 02° 10' E) sont semblables).

— Les températures (maxima et minima) augmentent au fur et à mesure que se rapproche le solstice d'été. Mai connaît les températures les plus fortes de l'année (moyenne des maxima à 42° et des minima à 25-26°).

— Les premières pluies provoquent un « rafraîchissement » de l'atmosphère, surtout sensible dans les températures maxima qui descendent à leur point le plus bas de l'année (31° en août), tandis que les minima ont une amplitude de baisse moins forte (de 26° à 22° = 4°, contre 41° à 31° = 10°).

— La saison des pluies s'achève brusquement fin septembre. L'atmosphère retrouve sa pureté et sa sécheresse. Les températures d'octobre-novembre forment un maximum secondaire proche de 37°. Les minima, au contraire, baissent régulièrement, suivant en cela le mouvement apparent du soleil.

Conditionnée par le régime climatique, la ville connaît un rythme simple : de fin mai à octobre elle semble vide, sauf le jour de marché; elle s'anime et se peuple pendant la saison sèche.

L'évolution des notions de propriété et d'organisation du terroir.

La propriété immobilière n'était pas, jusqu'alors, une propriété absolue, mais plutôt un droit d'usage fermement établi. La terre était au premier occupant; ce dernier, une fois le droit de propriété acquis, pouvait la donner mais non la vendre. C'est que la propriété foncière était à la fois privée et collective. En outre, le droit d'user cessait si la terre n'était pas cultivée. La propriété du sol était donc une sorte d'usufruit. Actuellement la propriété semble de plus en plus être considérée comme privée. Cette évolution est liée à la perte progressive des pouvoirs de la chefferie traditionnelle au profit de l'administration de la Sous-Préfecture. A Dogondoutchi, plus qu'ailleurs, le droit coutumier est en recul.

La concentration d'une masse importante de population influe sur la répartition des terres dans l'espace. Traditionnellement chaque village possède un terroir assez bien délimité; ici il n'en est rien. Tout autour de la ville s'étend une vaste zone cultivée. Les champs de cases qui forment habituellement une auréole autour des villages ont pratiquement disparu, de même qu'à Matankari; par contre ils subsistent à Tibiri. Dès que la population d'un village dépasse 2 000 habitants, cette auréole de champs de cases devient discontinue, sinon absente.

Un autre fait est directement lié à la présence d'une ville : au-delà de l'auréole de mil, arachide, pois de terre, qui s'étend très largement autour de Dogondoutchi et constitue la vaste zone de culture, des auréoles secondaires se sont organisées, souvent très loin, à partir de hameaux de culture temporaires, semi-permanents ou permanents, destinés à former des collectivités villageoises autonomes dans un délai indéterminé. Cette organisation existe également à Matankari; mais à Dogondoutchi elle prend une allure différente car bon nombre d'auréoles secondaires se sont créées du fait de l'appropriation des terres par des fonctionnaires, grands commerçants ou notables.

Non seulement, donc, la notion de terroir évolue, mais en plus c'est l'organisation collective du terroir qui est mise en jeu.

L'évolution des pratiques et techniques culturales.

Traditionnellement, on pratique la jachère climatique de saison sèche et la jachère cyclique de longue durée. Celle-ci est de plus en plus réduite par suite de la croissance démographique et du développement de l'arachide. Or la terre n'est pas plus améliorée autour de Dogondoutchi qu'en brousse : d'une part elle ne reçoit de fumier que lorsqu'un berger peut faire stationner son troupeau sur le champ d'un particulier moyennant rétribution, et d'autre part les engrais chimiques achetés aux Services de l'Agriculture ne sont employés que par quelques rares paysans.

Au plan social de l'organisation du travail, l'influence de Dogondoutchi se traduit seulement par une accélération des transformations qui se produisent également en brousse. Le travail collectif, la gaya, tend à disparaître et, parallèlement, se développe une classe nombreuse de paysans ouvriers agricoles dépendant directement de chefs de famille aisés.

Au plan des pratiques et des techniques culturales, la présence de la ville n'a guère eu que des effets insuffisants ou individuels et spontanés dont certains peuvent être considérés comme néfastes.

L'évolution des types de culture.

Les cultures restent dans l'ensemble largement traditionnelles : mil hâtif et tardif, sorgho, haricot, pois de terre ou voandzou, fonio, en ce qui concerne les principales cultures vivrières; arachide et quelques rares pieds de coton, en ce qui concerne les cultures commerciales. La part du mil est grande dans la superficie cultivée; celle de l'arachide (en deuxième position) atteint un peu moins de 25 % et semble rester stationnaire dans les environs de la ville. En effet l'arachide demande des terres neuves et son extension ne se ferait qu'au détriment du mil qui est non seulement une culture alimentaire mais devient une culture commerciale de bon rapport au moment de la soudure pour les commerçants locaux. Aussi la culture en grand de l'arachide ne s'est-elle développée qu'autour de hameaux de culture très éloignés, où les terres disponibles existent encore. En ce qui concerne les cultures maraîchères et fruitières, quelques progrès sont réalisés grâce aux jardins de la Mission Catholique et aux essais timides entrepris autour de la grande mare semi-permanente de Dogondoutchi. Mais le développement de ces cultures demeure bien incertain à cause de trois faits principaux : d'une part la piste achemine régulièrement et sans difficulté les fruits et légumes provenant de régions plus favo-

risées; d'autre part la proportion d'Européens et (jusqu'à une date récente) de fonctionnaires a été trop faible pour stimuler ce genre de cultures; enfin ceux qui ont fait des jardins, c'est-à-dire les personnalités, les fonctionnaires, sont allés (et vont encore) les faire dans des régions naturelles plus favorables, c'est-à-dire vers les mares de Bado ou de Fadama, au Sud.

En définitive il apparaît que la ville n'a pas encore entraîné une transformation du monde rural local, ni dans ses techniques, ni dans ses productions. Les petits paysans pauvres (Talakas) restent nombreux et sont soumis à des contraintes économiques nouvelles; en effet, les notables, les fonctionnaires, les commerçants et les artisans aisés, tous ceux qui peuvent disposer d'argent, emploient de plus en plus les petits paysans comme manœuvres agricoles à des taux très faibles. Un manœuvre agricole est payé de 75 à 150 francs C. F. A. par jour (plus nourriture) au moment du désherbage, et 5 francs C. F. A. par gerbe de mil lors des récoltes. Le commerce des céréales, et notamment la spéculation sur le mil en temps de disette, jouent d'abord au détriment des paysans.

II. L'artisanat.

La répartition socio-professionnelle montre des différences nettes entre les quartiers (fig. 9 et tableau 5). Maïzari, Bozarawa et Tantchia (les trois villages sub-urbains) n'ont jamais plus de 2,46 % d'artisans; ce qui est toujours supérieur ou égal au pourcentage des commerçants. Ces villages sub-urbains, essentiellement agricoles (de 88,97 % à 93,8 %), sont ceux qui, par leur composition socio-professionnelle, caractérisent le moins la ville. La transition est réalisée par Serkin Noma et Dangaladima Dani; en effet, ces anciens quartiers de Dogondoutchi, malgré leur forte proportion d'agriculteurs (89,10 % et 76,75 %), possèdent un nombre d'artisans relativement important (6,27 % et 11,35 %), et supérieur à celui des commerçants (2,97 % et 6,48 %). Kona, Oubandawaki et Mayaki, quartiers typiquement urbains (les moins agricoles), montrent une faiblesse relative du pourcentage des artisans et un gonflement du pourcentage des commerçants. Il apparaît donc nettement que lorsqu'un quartier prend progressivement un caractère urbain, la proportion d'artisans, après une hausse relative par rapport aux commerçants, subit une perte relative importante au profit de ces derniers.

L'artisanat ne connaît donc aucune progression en rapport avec l'augmentation de la population et de la main-d'œuvre. Il y a à cela

TABLEAU 5

Artisans

Catégorie	Dogondoutchi							Villages sub-urbains		
	Totaux	Kona	Oubanda-waki	Serkin Noma	D. Dani	Mayaki	Damago	Maïzari	Boza-rawa	Tantchia
Teinturiers	10	4	—	3	—	1	2	—	—	—
Cordonniers	8	2	1	—	1	2	1	1	—	—
Tailleurs	16	8	1	1	2	3	—	1	—	—
Maçons	20	5	—	4	5	2	—	1	1	2
Menuisiers	3	—	—	—	1	1	—	—	1	—
Forgerons	7	2	—	4	—	—	—	1	—	—
Tisserands	22	3	—	3	8	5	—	—	—	3
Puisatiers	5	3	—	2	—	—	—	—	—	—
Coiffeurs	23	3	—	2	3	7	—	2	1	5
Boulangers	2	—	—	—	—	—	—	—	—	—
Totaux	116	30	2	19	20	21	3	6	3	10

N. B. — Manque le quartier Daoura Magé.

deux raisons essentielles. En premier lieu l'artisanat reste un métier traditionnel d'appoint, qui ne se dégage pas du contexte économique de l'agriculture familiale. Le rythme saisonnier influe fortement sur l'activité artisanale. Pendant la saison des pluies, les tisserands, les teinturiers, les maçons... ne s'adonnent plus qu'aux travaux champêtres; d'ailleurs quand bien même il n'en serait pas ainsi, leur production se trouverait limitée par la baisse considérable du pouvoir d'achat de la population en cette saison. Seuls les forgerons connaissent un regain d'activité grâce à la fabrication ou à la réparation des outils agricoles : ilers, houes... La recette hebdomadaire de quelques artisans en saison des pluies est significative :

Artisans	Recette minimum	Recette maximum
Cordonniers	400 F C. F. A.	2 500 F C. F. A.
Forgerons	1 000 F C. F. A.	6 000 F C. F. A.
Coiffeurs	300 F C. F. A.	500 F C. F. A.

En second lieu l'artisanat reste très traditionnel. Excepté la création, par la Mission Catholique, d'un atelier à grillage

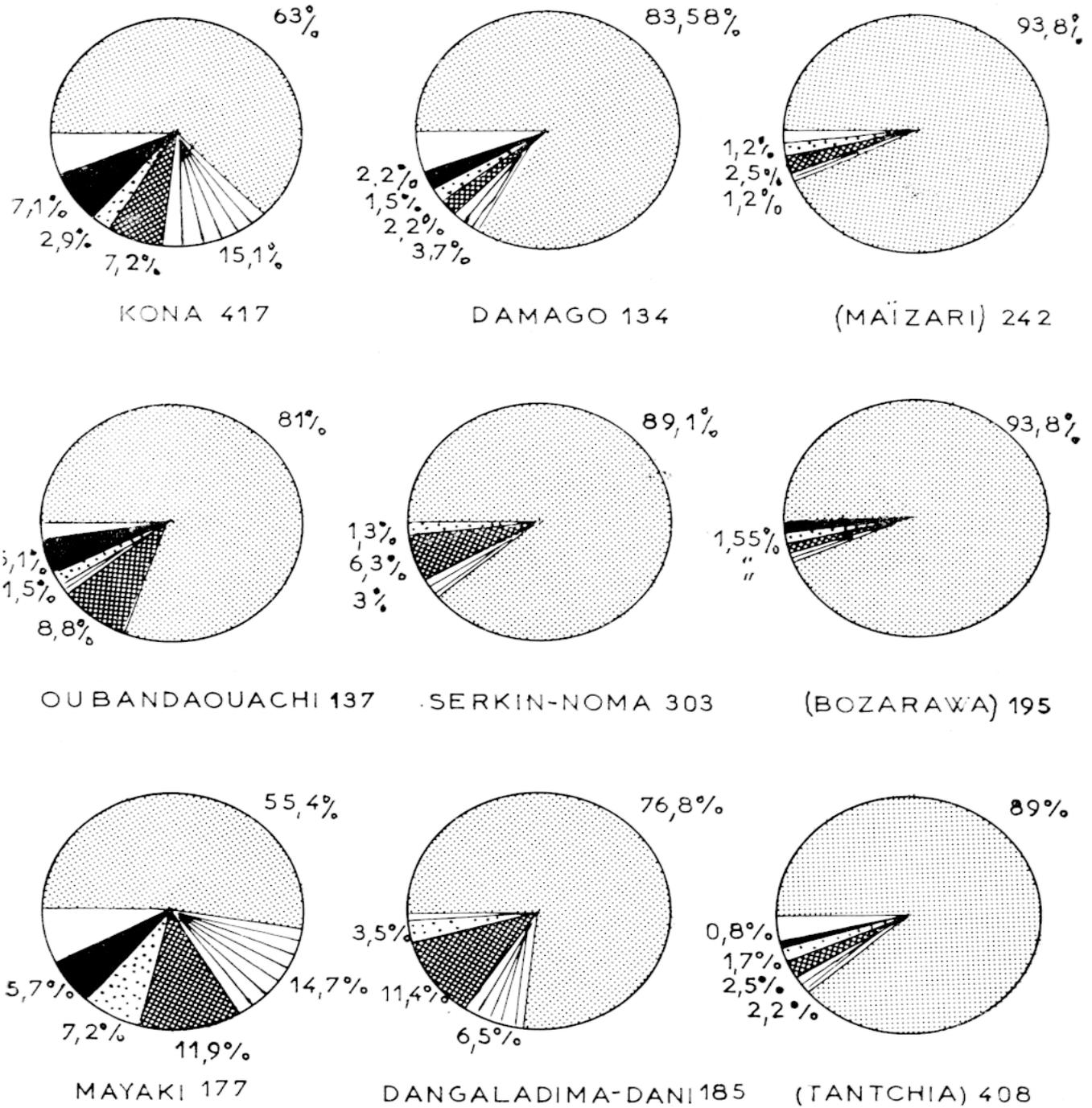


Fig. 9. — Répartition socio-professionnelle par quartiers et villages sub-urbains. (légende commune à la fig. 6).

employant deux individus, aucun effort n'a été fait pour essayer de former des artisans. Sauf quelques manœuvres, la main-d'œuvre employée pour la construction du collège d'enseignement général n'a pas été recrutée sur place : il eût cependant été très utile de former quelques maçons en vue de la reconstruction de la ville. De même, excepté les employés de la Sous-Préfecture, il n'existe pas de véritables menuisiers, peintres, charpentiers... Comment, dès lors, l'artisanat local strictement traditionnel peut-il lutter dans un milieu urbain contre les produits importés ? Le commerce achemine en effet des objets d'utilisation courante qui concurrencent dangereusement la production artisanale. Il semble que le secteur commercial soit le premier bénéficiaire de l'urbanisation récente.

III. Les commerçants.

Le cadre de la vie commerciale.

Deux postes de douane sont installés dans l'arrondissement : ceux de Dogondoutchi et de Zaziatou. Mais le poste de Dogondoutchi a moins d'importance que celui de Zaziatou, placé sur une grande piste commerciale mettant en relation le Dallol Maouri, le grand marché de Fadama et les marchés de Nigéria. Aussi les recettes de Zaziatou sont-elles six fois plus élevées que celles de Dogondoutchi¹⁶. Le trafic commercial varie énormément d'un mois à l'autre; il est bien facile de traverser la frontière en évitant les douaniers et les taxes. Quoi qu'il en soit, les recettes d'importation l'emportent largement sur celles d'exportation; le trafic est presque à sens unique. A Dogondoutchi les marchandises importées sont surtout des produits de consommation courante : noix de cola (30 à 50 % des taxes douanières sur les importations), parfums, tissus teints, chaussures, verroterie, parapluies, articles émaillés, machines à coudre, sous-vêtements... et même des jeux de valises et des lits en fer. Les sorties sont limitées au bétail, aux cuirs et peaux et aux tissus blanchis; mais la moitié des exportations de bovins, selon le service de l'élevage, échappe aux contrôles administratifs.

Dogondoutchi, à l'écart des principales pistes menant en Nigéria, n'est pas un centre d'exportation des produits locaux, mais un relais d'importation de biens de consommation, relais qui a longtemps dépendu plus de la Nigéria que de Niamey.

¹⁶ 1963 : Dogondoutchi, 1 780 000 F C. F. A., et Zaziatou, 10 420 000 F C. F. A.

Grâce à l'enquête professionnelle par quartiers, 142 commerçants furent dénombrés (tableau 6). Bien sûr, tous ne sont pas de véritables commerçants au sens habituel du terme; les garde-boutiques et les vendeurs de bois par exemple, n'exercent cette profession qu'accessoirement et en plus de leurs travaux agricoles. Seuls quelques boutiquiers peuvent se dispenser de cultiver. Toute une hiérarchie existe, d'une part entre les différentes catégories de commerçants, et d'autre part à l'intérieur de ces catégories. Ainsi, pour la cola, sur les sept commerçants dénombrés, un seul est grossiste et approvisionne les six autres.

Dans le tableau 6, les chiffres entre parenthèses indiquent les « dilalis » ou intermédiaires de vente. Ils sont nombreux pour le mil, les animaux et les étoffes (pagnes). Le « dilali » est difficile à déterminer, car tout commerçant normal peut, à l'occasion, devenir intermédiaire de vente, et réciproquement. Le rôle du dilali consiste à vendre du mil, du bétail ou des pagnes appartenant à un ou plusieurs individus. Il est bien difficile de savoir quelle part de bénéfice revient d'une part au dilali, et d'autre part aux propriétaires, d'autant plus que cela varie selon les cas.

Les graphiques représentant la répartition professionnelle par quartiers (fig. 9) font apparaître des différences assez remarquables selon les quartiers, Kona et Mayaki étant nettement plus « commerçants ». Le tableau des commerçants donne encore plus de valeur à ce fait. En effet, sur les 34 bouchers de Dogondoutchi, 17 habitent Kona; sur les six commerçants de mil (les dilalis n'étant pas comptés), quatre habitent ce quartier. Le nombre total de commerçants par quartier n'est donc pas le seul qui puisse donner un reflet exact du niveau commercial d'un quartier; le chiffre des gros commerçants importe plus. Le quartier Mayaki arrive en deuxième position, mais à y regarder de près, son importance est bien moindre car, sur les 22 commerçants dénombrés, neuf ne sont que vendeurs de bois en saison sèche. Mayaki serait donc un quartier en pleine évolution; cette dernière se traduit par le faible pourcentage du secteur strictement agricole, par un secteur artisanal important (11,86 %) et surtout par un nombre considérable de petits et très petits commerçants s'adonnant depuis peu au commerce. Ce quartier, dont nous avons vu la singularité démographique, nous semble devoir entrer dans une seconde étape de son récent développement: elle sera sans doute caractérisée par la croissance des commerces importants.

La hiérarchisation des activités commerciales entre quartiers et surtout entre commerçants est donc évidente; l'étude des tabliers et boutiquiers permet de la préciser.

TABLEAU 6
Commerçants

Catégories	Dogondoutchi							Villages sub-urbains		
	Totaux	Kona	Oubanda-waki	Serkin Noma	D. Dani	Mayaki	Damago	Maïzari	Boza-rawa	Tantchia
Boutiquiers	13	5	2	—	1	—	2	2	—	1
Tabliers	17	9	3	1	—	2	—	1	—	1
Grandes boutiques	4	3	1	—	—	—	—	—	—	—
Bouchers	34	17	4	5	2	2	—	—	1	3
Vendeurs de :										
mil	(5) + 6	(1) + 4	—	(1)	(1)	(1) + 1	(1)	—	—	1
habits	(7) + 6	(4) + 3	—	—	(1) + 1	(2)	1	—	—	1
condiments	10	6	1	1	—	1	—	—	1	—
condiments + cola	2	1	—	—	1	—	—	—	—	—
cola	7	2	—	1	—	4	—	—	—	—
fruits	1	—	—	—	—	1	—	—	—	—
bétail	(3) + 2	—	—	—	(2)	(1) + 2	—	—	—	—
chèvres	(2) + 1	—	—	—	—	—	1	—	—	(2)
peaux	1	—	—	—	—	—	—	—	1	—
tabac	1	—	1	—	—	—	—	—	—	—
bois	17	5	—	—	5	9	—	—	—	—
Loueurs vélos	3	3	—	—	—	—	—	—	—	—
Totaux	(17) + 125	(5) + 58	12	(1) + 8	(4) + 8	(4) + 22	(1) + 4	3	3	(2) + 7

() = dilalis ou intermédiaires de vente.

N. B. -- Manque le quartier Daoura Magé.

Exemple de hiérarchisation : Tabliers et boutiquiers.

A chaque coin de rue *les tabliers* proposent aux gens du quartier leur marchandise étalée sur une petite table sans pieds. Ils attendent là, durant des heures, abrités du soleil par un arbre voisin, ou par une toiture en secco (végétaux tressés). Lors des réjouissances (fête nationale, séance de griots...), les tabliers se déplacent, cherchent dans la foule d'éventuels clients; ils portent alors leur table en équilibre sur la tête, ou encore en bandoulière grâce à une bretelle. Leur étalage, quoique souvent médiocrement approvisionné, est assez varié. On y trouve des cigarettes, du savon, des allumettes, des verres de lampes à pétrole, des lames de rasoir, des piles et lampes de poche, des noix de cola disposées en petits tas, des bonbons, de la verroterie... En août-septembre 1966, le chiffre d'affaires mensuel s'élevait pour les plus petits tabliers à 6 000 ou 10 000 francs C. F. A., et pour les plus gros à 40 000 ou 60 000 francs C. F. A., la moyenne étant de 3 à 4 000 francs C. F. A. C'était l'époque de la soudure, et la disette qui existait alors réduisait de trois ou quatre fois leur chiffre d'affaires. En outre, le nombre de clients achetant à crédit était assez important, à en juger par le montant dû à la fin de chaque mois (10 000 à 15 000 francs C. F. A. en moyenne par tablier). Le chiffre d'affaires mensuel total des tabliers, en tenant compte du crédit, s'élevait à 460 000 ou 500 000 francs C. F. A. En époque normale, 1 500 000 francs C. F. A. doivent donc être absorbés mensuellement par ce petit commerce. Le bénéfice réalisé varie de 10 % à 50 %; il est en moyenne de 20 %, c'est-à-dire de 600 à 800 francs C. F. A. par semaine. Le stock des tabliers est renouvelé une fois par mois, ou une fois tous les deux mois. Bien souvent les marchandises sont achetées en gros chez les grands boutiquiers de Dogondoutchi; mais certaines fois les plus fortunés vont s'approvisionner à Niamey, ou même à Malanville (Dahomey), ou Sokoto (Nigéria). Quelquefois il n'y a pas de lien entre tablier et boutiquier, ce dernier vendant ses produits au prix normal. D'autres fois le boutiquier vend au prix de gros, et les bénéfices obtenus par le tablier sont partagés. Dans ce dernier cas, il va sans dire que le profit du tablier est supérieur, mais en contrepartie il est obligé de graviter dans l'orbite du boutiquier. Ces petits commerçants sont rarement Maouri; nous n'en avons dénombré que deux de cette ethnie, alors que six sont Kourfeyawa, trois Béri-Béri, deux Aderawa, et quatre « Haoussa ». Pourtant ce ne sont pas des nouveaux venus puisque tous résident à Dogondoutchi, possèdent concession et champs; leur récolte moyenne s'élève à 120 fagots de mil par an et par individu.

Les plus entreprenants peuvent accéder rapidement à une situation supérieure; tous les boutiquiers de Dogondoutchi ne sont-ils pas d'anciens tabliers ayant commencé avec quelques centaines de francs ?

Au nombre de treize, les *boutiquiers* forment une caste de parvenus. Leur promotion est attestée par le titre de El Hadji qui précède le nom de la plupart d'entre eux, signifiant qu'ils ont accompli leur pèlerinage à La Mecque. Souvent ils ont pu accéder à ce niveau social grâce à des activités annexes ou complémentaires (anciens combattants, gérant de l'auberge, cultivateurs). Le plus important fut le premier, en 1961, à ouvrir une boutique; il avait débuté en 1949 en vendant sur le marché quelques cigarettes au détail, du parfum à l'huile importé de Nigéria, et des noix de cola, ce qui représente une valeur de 1 000 francs C. F. A. L'apparition de ces gros commerçants ou « dioulas » est donc un fait très récent. Leur carrière ne fut qu'une longue progression; partis du stade le plus bas, ils sont parvenus à dominer tous les autres commerçants.

Le revenu de ces dioulas est en général considérable; le vendredi, jour de marché, certains vendent pour 50 000 F C. F. A. On comprend dès lors que les boutiquiers installés assez loin du marché cherchent à se rapprocher de ce dernier. En semaine, le revenu journalier moyen est de l'ordre de 4 à 5 000 francs C. F. A. La période de soudure est pourtant la cause d'une baisse de 50 % environ du chiffre d'affaires. Mais cette baisse est en partie compensée par une augmentation appréciable du crédit (40 % des clients achètent à crédit). La pratique du compte en banque ou du compte chèque postal étant peu répandue, les dioulas, dès qu'ils en ont la possibilité, agrandissent leur stock; c'est là une manière comme une autre de thésauriser.

Ce stock est en général important; nous en avons estimé un, en ne tenant compte que des principales marchandises. Cette estimation, approchée et moyenne, montre que le stock peut atteindre une valeur allant de 500 000 francs C. F. A. à 800 000 francs C. F. A. ou plus. Le bénéfice, dans l'exemple choisi, calculé sur l'ensemble des marchandises stockées, atteignait 111 320 francs C. F. A., soit 15 %. Il faudrait déduire de ce bénéfice les frais de transport. Si l'on considère que la valeur du stock est renouvelée largement tous les trois mois, on en déduit le bénéfice approximatif mensuel : 37 000 francs C. F. A., et c'est là une bien faible estimation. L'absence de difficultés financières permet aux dioulas de délaissé quelque peu l'approvisionnement en Nigéria; dans l'ensemble ils n'importent plus de ce pays que ce qui est introuvable à Niamey (il s'agit là d'un fait récent, montrant l'intégration du Pays Maouri

à l'économie proprement nigérienne). Certains manifestent leur réussite par auto-investissement; ils ouvrent dans de gros villages de la région des boutiques, tenues par des membres de leur famille, ceux-ci étant payés en nature.

Tabliers et boutiquiers sont donc comparables par leur façon de commercer; il serait possible de dire que ce sont les mêmes individus, pris à un stade différent. D'aucuns ont pleinement réussi, certains sont en voie de succès, et d'autres enfin débutent. La réussite est fonction du sens commercial de chacun. Haoussas mais rarement Maouris, ces commerçants s'exploitent mutuellement lorsque cela est possible, mais s'entendent toujours pour maintenir les prix assez élevés. Aucun organisme national n'est accrédité pour surveiller et limiter au besoin certains bénéfices excessifs. Ceci devrait être le rôle de la Copro-Niger, Société mixte, dont les ventes devraient maintenir les prix dans des limites raisonnables. Or sur un chiffre d'affaires trimestriel de 1,3 à 1,5 million, la Copro vend pour 1,2 à 1,3 million aux anciens combattants; la Copro perçoit les sommes dues par ceux-ci directement sur leurs pensions. Il est évident que les anciens combattants ne consomment pas seuls pour cinq millions de produits par an, mais qu'ils revendent à des boutiquiers ou des tabliers de Dogondoutchi ou de brousse une partie au moins de leurs achats à la Copro-Niger. Dans ces conditions, celle-ci n'est qu'un magasin de gros, sans action sur la spéculation du prix du détail.

Le marché.

Alors que rien, le vendredi matin de bonne heure, ne laisse présager de l'activité future, alors que seuls quelques commerçants dont on ignore encore la nature commencent de-ci de-là à enfoncer dans le sable les piquets qui serviront de support à leurs seccos, le marché attire vers lui toute une foule d'individus. Sur les pistes convergeant vers Dogondoutchi avance une file ininterrompue de villageois : femmes maouri, le torse nu, accusant le poids de leur Thalla (long bâton aux extrémités duquel pendent deux Calebasses); peules maquillées, ayant mis leurs plus beaux bijoux et portant en équilibre sur leur tête plusieurs Calebasses emboîtées les unes dans les autres. Les riches ont revêtu leurs plus beaux boubous et chevauchent fièrement, les pauvres portent des habits qui, quoique vétustes et surannés, sont moins modestes que ceux des autres jours. Le paysan s'est fait marchand le vendredi. Le vendredi c'est en quelque sorte le dimanche; c'est le jour où l'on va « en ville », c'est le jour où l'on essaiera de vendre pour cent francs,

c'est le jour où l'on achètera pour la même somme. Petit à petit la place du marché s'anime. Les commerçants ont terminé leur installation et déballé leurs marchandises. Les femmes vendant des galettes, des boulettes de toutes sortes, des plantes à sauces, se sont regroupées devant les boutiques des dioulas locaux; les habitués ont leur place réservée sous les six hangars couverts de tôle et délimitant une place rectangulaire. Cette place est le centre du marché où se regroupent artisans et commerçants : cordonniers, marchands de vêtements, neufs ou usagés, bouchers, femmes vendant le sel du Fogha, assises en ligne à l'ombre d'un gros arbre. A l'extérieur de la place centrale un emplacement est réservé aux commerçants de céréales. Un peu plus loin, les brochettes cuisent autour de nombreux feux de bois. A l'écart, les animaux à vendre sont attachés à l'aide d'une corde qui relie leurs pattes de devant. Les commerçants occasionnels vendent, de-ci de-là, les denrées les plus variées : fruits (noix de coco, oranges), manioc, oignons, tabac, piments, coton. Vers deux heures de l'après-midi l'animation bat son plein; toute la place est encombrée d'une foule animée et pittoresque. Ceux qui ont quelque chose à vendre sont assis un peu partout : autour de l'enceinte des teinturiers, à l'ombre de grands arbres chargés de nids de cigognes. Quel est le but exact de la plupart des gens ? Viennent-ils vendre, acheter, rencontrer des amis ou rechercher une certaine ambiance ? C'est pour répondre à ces questions que nous avons essayé de déterminer avec le plus de précision possible quel était le rayonnement du marché et quelle était la nature du commerce exercé par les gens de brousse.

Le tableau 7 concerne approximativement la moitié des gens de brousse fréquentant le marché. Il va sans dire qu'un tel sondage n'a qu'une valeur indicative. D'une part il a été fait au milieu de la saison des pluies où l'activité commerciale est réduite; d'autre part tous les participants au marché n'ont pu être interrogés, et nous n'avons eu aucun moyen de contrôle des résultats obtenus. Enfin dans ceux-ci tous les rapports afférant au bétail ne sont pas inclus, rapports qui constituent sans aucun doute un élément majeur des produits vendus par les gens de brousse. Il reste que les conclusions que nous pouvons tirer de ce sondage permettent des hypothèses sur la signification du marché de Dogondoutchi.

D'après le tableau, les femmes de brousse fréquentent plus volontiers le marché que les hommes, ces derniers étant retenus par les travaux champêtres. En outre la soudure est difficile; les femmes essaient, pendant que leurs maris travaillent, de vendre un peu de coton, des pois de terre, des sauterelles grillées, des plantes à sauces, ou même des pagnes de leur fabrication...

TABLEAU 7

Le rayonnement du marché de Dogondoutchi (septembre 1966)

Villages	Nombre de femmes	Nombre d'hommes	Prix des marchandises vendues (francs C. F. A.)	Prix des marchandises achetées (francs C. F. A.)
Matankari	6	23	16 800	17 015
Togone	24	6	4 950	6 940
Doubalma	4	1	900	1 110
Kasari	—	1	—	120
Kalgo	—	5	175	690
Total concernant la zone Nord et Ouest de Dogondoutchi	34	36	22 825	25 875
Liguido	36	34	11 065	6 715
Magaria	6	4	1 250	400
Goubey	6	7	8 850	1 340
Lilatou	4	1	270	315
Rouda	2	1	35	135
Argoum	11	14	5 120	1 905
Magazama	26	12	6 370	4 670
Goffo	6	6	1 780	1 130
Kaouara Lahama ..	4	5	500	140
Dandagoum	11	6	2 655	870
Angola Nassa	1	2	80	110
Gilimé Koré	2	—	35	20
Takaré	2	—	75	75
Autres villages ..	10	1	3 485	880
Total concernant la zone Sud et Est de Dogondoutchi	127	93	41 570	18 705
TOTAL GÉNÉRAL ...	161	129	64 395	44 580

Il apparaît très nettement que les gens de brousse vendent plus (en valeur) à Dogondoutchi qu'ils n'achètent le jour du marché; celui-ci est d'abord pour eux l'occasion de gagner de l'argent dont ils peuvent avoir besoin en brousse. Ce déséquilibre traduit aussi la signification du marché : c'est un lieu de vente de la production de brousse; c'est par lui que cette production quitte la région. Inversement, à l'achat, le marché fournit des biens de consommation. C'est-à-dire que non seulement il prélève les fruits

de la production, mais aussi qu'il reprend une partie du capital accumulé par cette production. Ceci montre clairement le déséquilibre des échanges. Le surplus de la production échappe largement au paysan; il n'a qu'une part infime sinon nulle de la valeur ajoutée. Le produit monétaire de la production est utilisé pour la consommation et non pour l'investissement dans la production. Les échanges globaux d'un marché de septembre 1966, portant uniquement sur les gens extérieurs à Dogondoutchi, peuvent être estimés à 150 000 francs C. F. A. de produits de vente par les paysans, et 100 000 francs d'achats par eux; si nous estimons les participants à 350 femmes et 250 hommes, soit 600 personnes extérieures à Dogondoutchi, nous constatons que le volume des échanges par individu s'élève donc à 420 francs, soit 260 francs à la vente et 160 francs à l'achat, ce qui ne laisse qu'un rapport de 100 francs par individu. Il nous semble que ces estimations sont significatives de l'activité du marché en saison des pluies.

Ce bilan montre que les gens viennent au marché plus pour vendre que pour acheter. Le marché est un lieu de vente de production de brousse soit à destination des habitants de Dogondoutchi, soit à destination d'autres régions. Inversement il est un lieu d'approvisionnement en biens de consommation, mais ne fournit aucun bien d'équipement ou de production autre que le matériel traditionnel. Il est remarquable de constater que ce déséquilibre entre ventes et achats correspond à un déséquilibre géographique : les villages du Nord de Dogondoutchi achètent plus au marché qu'ils ne vendent, à l'inverse des villages du Sud qui vont s'approvisionner traditionnellement en Nigéria (marchés de Batiaka et de Kudurla), et sans doute revendent à Dogondoutchi une partie de ces achats.

C'est à la lumière de ces faits qu'il faut apprécier l'influence du marché de Dogondoutchi sur un rayon d'une trentaine de kilomètres (fig. 10). Ce rayonnement est sans doute limité par l'inexistence des transports modernes. Les gens viennent au marché par leurs propres moyens. 24 hommes ont fait le voyage à dos d'âne, 17 à dos de chameau, 9 à cheval, 1 à bicyclette, les autres à pied; toutes les femmes sont également venues à pied. Un individu, à dos d'âne, a mis deux jours pour arriver à Dogondoutchi; il a vendu pour 500 francs de fruits de brousse et a acheté du mil pour la même somme. Il n'est pas rare de trouver des femmes ayant parcouru une vingtaine de kilomètres (aller et retour) pour se procurer un peu de sel, de manioc... Les achats ne sont d'ailleurs pas le seul but; le voyage est l'occasion de revoir des membres de la famille, de rencontrer des connaissances, de voir



Pl. III A. — Le marché : vendeurs de mil; au deuxième plan, silos de réserve.



Pl. III A. — Le marché : vendeuses de sel du Fogha.



Pl. III B. — Griots.



Pl. III B. — Danse païenne pour faire venir la pluie.

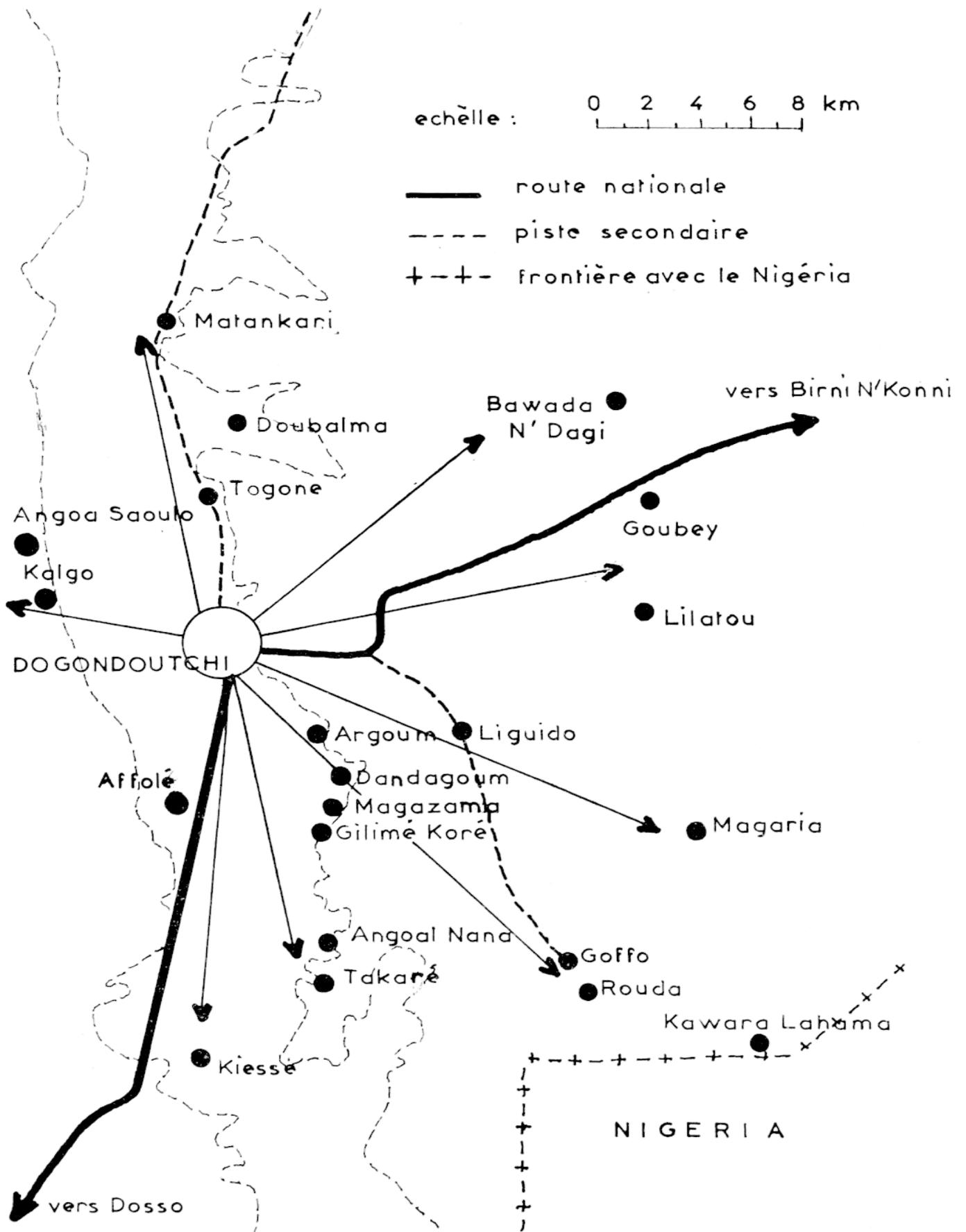


Fig. 10. -- Zone d'influence du marché de Dogondoutchi.

les nouveautés de la « ville »...; le marché est, nous le savons, une manifestation sociale.

Dogondoutchi n'est pas, malgré sa position administrative, un centre de redistribution. Hormis la Copro-Niger, qui malgré elle joue le rôle de grossiste, il n'existe que des détaillants. Il n'y a aucun commerce moderne par son activité, sa présentation et son mode de gestion; tous les commerçants sont partis du bas de l'échelle. Le circuit organisé est très récent : les liaisons sont moindres avec la Nigéria et se développent avec Niamey. Ce commerce reste largement ouvert à une clientèle traditionnelle, mais il doit déjà fournir une clientèle « moderne », de fonctionnaires par exemple. Il ne connaîtra un développement que parallèlement à celui de sa clientèle et à celui de son rôle régional. A ce titre, l'amélioration du réseau de pistes secondaires et le bitumage en cours de la route nationale sont susceptibles d'entraîner des modifications rapides. Le commerce actuel montre une hiérarchisation empirique du tablier au boutiquier, la spéculation étant plus forte chez le tablier que chez le boutiquier. Des liens étroits de dépendance unissent les échelons, de sorte qu'il y a peu de concurrence réelle; il semble que des liens se soient tissés entre boutiquiers et clientèle, sans doute des relations de parenté, mais surtout des dépendances par le crédit. A ce stade de notre étude, force est de conclure que Dogondoutchi n'est qu'un gros bourg rural : même son activité commerciale ne permet pas de la définir comme une ville. En fait c'est l'existence de services publics qui fait de Dogondoutchi un organisme urbain.

TROISIEME PARTIE

LES SERVICES PUBLICS, BASE DE LA FONCTION URBAINE

Les services, non par leurs effectifs, mais par leur influence et leur action, ont une part majeure dans la transformation de Dogondoutchi en un noyau urbain en développement; la reconstruction en cours de l'agglomération est le signe le plus visible de cette mutation.

I. La structure urbaine.

Le visage de la ville, au Niger et en Afrique Noire, se modifie. Dogondoutchi est, actuellement, en train de perdre son aspect de gros bourg rural, de gros « village tas » pour celui d'une ville organisée, aux rues droites et larges et aux concessions semblables.

Le nouveau plan d'urbanisme.

Le « vieux » Dogondoutchi était établi sur le « glacis » qui descend vers le dallol au pied du « haut rocher », au Nord du marché, de la maison du Serkin Arewa et de la piste allant du quartier administratif à Matankari (fig. 2). La ville, avant le passage du bulldozer, ressemblait à beaucoup d'autres villages de l'Afrique sahélienne avec ses toits de chaume, ses palissades en secco et ses murs en banco. La case ronde était la plus fréquente; les plus riches avaient des cases rectangulaires entièrement en banco. Les rues étaient étroites et tortueuses. La ville occupait en 1960 approximativement 17 ha, soit une densité de 334 habitants/ha. Le village voisin de Tantchia, pour une superficie construite identique, avait une densité quatre fois moins forte. La ville est restée longtemps figée dans les limites de ses sept quartiers malgré l'accroissement rapide de la population après 1958. Les arrivants devaient attendre la réalisation d'un plan d'urbanisme.

Le nouveau lotissement, prévu depuis 1958, fut mis en route en 1961 pour le Sud du marché et en 1966 pour la vieille ville qui a été entièrement détruite. Le plan établit une organisation géométrique. Tout s'oriente sur le marché aux formes polygonales qui devient le centre de la ville; il est entouré de boutiques, de part

et d'autre de la maison du chef de canton, conservant ainsi son caractère de centre social. Les rues, larges, partent en rayon vers la périphérie. Des rues secondaires partagent en îlots les zones ainsi découpées, parallèles aux côtés du polygone du marché. Chaque îlot est formé de deux séries de concessions. La ville est donc descendue dans le dallol qui permettra à l'Ouest et au Sud une éventuelle extension.

Les problèmes posés par le nouveau plan.

Cette transformation nécessaire de l'urbanisme et de l'habitat n'est pas sans appeler un certain nombre de remarques :

Le site ancien et le site nouveau ont chacun leurs inconvénients. Le site ancien, au-dessus du dallol, se trouvait protégé des eaux stagnantes au débouché des koris. L'extension de la ville dans le dallol, sur terrain plat, permet un plan aéré, mais ce n'est pas sans inconvénients en saison des pluies lorsque les eaux dévalent dans les rues droites. Les anciennes rues tortueuses réduisaient la force des eaux. L'oued traversant la ville est partiellement endigué, sauf au Sud où les eaux divaguent. Le plan n'a pas assez tenu compte de l'écoulement, toujours brutal et rapide après les orages, des eaux venant des buttes; un certain nombre de travaux devront sans doute être faits pour supprimer ce risque.

Le problème majeur de la ville, aujourd'hui, est celui de l'eau. Depuis 1956, la ville a un puits artésien. Les services et les logements de fonction du quartier administratif disposent de l'eau courante, quant à la ville traditionnelle elle n'a que cinq fontaines, deux sur la piste principale entre l'oued et le marché, une au Sud de ce dernier, la cinquième en haut de la ville. A cela, il faut ajouter les deux puits encore utilisés : l'un près de la Mission, l'autre au Sud de la ville près des abattoirs. Les cinq fontaines s'avèrent nettement insuffisantes, d'autant plus que le débit du puits artésien a diminué de moitié, passant de 8-9 m³/h à 4-5 m³/h. L'extension devrait s'accompagner d'un nouveau système d'adduction d'eau dans les quartiers neufs. C'est une charge supplémentaire pour les femmes de Dogondoutchi qui doivent parcourir une distance plus grande, sans compter le temps passé à faire la queue aux fontaines et aux puits. Nous n'avons aucune certitude sur les perspectives d'un développement des adductions d'eau.

Le plan n'apporte aucune nouveauté dans le schéma de la ville : le quartier administratif reste sur sa butte, séparé de la ville. Dogondoutchi est née de l'administration; or celle-ci tourne le dos à la ville. La grande route Niamey - Zinder demeure à l'écart

de la ville, mais les rues ouvertes permettront une pénétration plus facile de celle-ci. Ces contradictions peuvent montrer que Dogondoutchi a un rôle de relais relativement faible et que sa transformation en une véritable ville restera limitée si elle ne s'appuie que sur le seul secteur des services publics. On peut se demander, aussi, si l'organisation urbaine de Dogondoutchi ne repose pas sur une conception passée, coloniale, de la ville : quartier administratif extérieur, plan concentrique avec un seul centre qui regroupe le marché, les commerçants et la maison du chef de canton.

Le lotissement a été décidé, réalisé. Les nouveaux emplacements sont indiqués aux chefs de concession et les reconstructions entreprises. Aucune technique nouvelle de reconstruction n'a été définie; elle est restée la même : mur de banco, toit en terrasse lourdement chargé par le banco, pas d'amélioration du coin cuisine où l'évacuation des eaux usées n'a pas été envisagée, etc. Chacun a reconstruit comme il pouvait, selon ses possibilités financières. Une aide à la reconstruction avait été prévue dans l'esprit des auteurs de la modernisation des villes nigériennes, mais cette modernisation est intervenue trop tôt pour que l'Etat Nigérien puisse dégager des crédits nécessaires à la création d'un habitat nouveau dont la conception même est encore discutée.

Un des buts du lotissement était de desserrer la structure de l'habitat. Les concessions s'imbriquant les unes dans les autres résultaient d'une évolution passée de la famille. La concession se divisait en différents secteurs propres à chacun des éléments de la famille. Chaque quartier correspondait à une réalité spatiale d'abord, économique, sociale, historique et ethnique. Le lotissement a bouleversé ces liens traditionnels. Les familles ont éclaté dans plusieurs concessions. Les membres d'un même quartier sont dispersés dans toute la ville en fonction de l'attribution plus ou moins hasardeuse des lots. Un certain nombre de liens tangibles de la vie communautaire sont rompus. Les multiples liens entre les membres d'une même famille, d'un même groupe pouvaient être considérés comme des entraves aux transformations sociales économiques. La reconstruction de l'habitat aura des conséquences positives sur le plan du développement social et économique malgré les réserves qui peuvent être faites¹⁷. Il est clair, cependant, que l'efficacité pratique de ces conséquences est conditionnée par une modification parallèle des activités économiques.

¹⁷ Nous en sommes réduits à des hypothèses, car nous n'avons assisté en 1966 qu'aux opérations de destruction et à la mise en place de quelques concessions nouvelles. M. Rochette a pu constater que la ville avait été presque entièrement rebâtie pendant la saison sèche 1966-1967.

II. Trois aspects de la vie sociale.

La vie scolaire.

La ville de Dogondoutchi, par rapport à d'autres au Niger, est fort bien pourvue du point de vue scolaire : deux écoles primaires représentant dix-huit classes¹⁸ et un Collège d'Enseignement général, qui sont cependant insuffisants pour le nombre d'enfants scolarisables. D'après les indications du recensement, il y avait en 1966 à Dogondoutchi 344 scolaires (189 garçons, 155 filles) et, pour les trois villages sub-urbains, 70 (41 garçons, 29 filles). Les pourcentages par groupe d'âges sont estimés à :

	Garçons	Filles	Total
% des scolaires dans le groupe 5-15 ans :			
Villes	12 %	15 %	13,5 %
3 villages	6 %	7 %	8 %
% des scolaires dans le groupe des 10-15 ans :			
Villes	20 %	25 %	22,5 %
3 villages	12 %	11 %	11,5 %

Le nombre des scolarisés est faible : deux enfants sur dix à Dogondoutchi entre 10 et 15 ans vont en classe¹⁹. Il y a un peu plus de scolarisés filles, que de garçons : 15 % contre 12 %. La différence entre la ville et les trois villages sub-urbains est bien marquée. Ces derniers n'ont pas d'écoles et subissent moins l'influence de la ville. De même, les pourcentages de scolarisés soulignent les disparités entre quartiers : Daoura Magé, quartier de la chefferie, a des forts pourcentages : 29 % des 5 à 15 ans, 42 % des 10-15 ans. Il est suivi de Dangaladima Dani (22 % des 5 à 15 ans), de Kona et de Damago (13,5 %). Serkin Noma (9 %), Mayaki (9 %), Oubandawaki (8 %), quartiers plus pauvres, ont les taux les plus faibles.

Le développement de l'infrastructure scolaire a été très lent. C'est pour répondre aux besoins des enfants de fonctionnaires et de la chefferie que la première classe a été créée en 1928. En 1951,

¹⁸ Dogondoutchi est la deuxième ville du Niger après Niamey pour le nombre de classes primaires.

¹⁹ Taux de scolarités du Niger : 9 %.

l'école primaire comptait trois classes auxquelles se sont jointes trois autres en 1960. La Mission Catholique, installée en 1947, ouvrit une école primaire qui a, aujourd'hui, douze classes : six pour les garçons et six pour les filles. Beaucoup de parents souhaitent envoyer leurs enfants à la Mission, estimant qu'ils seront mieux préparés. Les écoles de la Mission accueillent de nombreux internes originaires de l'arrondissement : pour 1965-1966, 32 % des garçons et 17 % des filles. La création d'un Collège d'Enseignement général à la rentrée d'octobre 1962 était la suite nécessaire de l'effort de scolarisation entrepris par le Gouvernement Nigérien après 1958 (tableau 8). Les effectifs du C. E. G. n'ont cessé d'augmenter :

Année scolaire	6 ^e		5 ^e		4 ^e		3 ^e		Total des élèves			Nombre de classes	
	G	F	G	F	G	F	G	F	G	F	T		
1962-1963	31	1	—	—	—	—	—	—	31	1	32	1	
1963-1964	29	4	27	0	—	—	—	—	56	4	60	2	
1964-1965	40	3	25	2	24	0	—	—	89	5	94	3	
1965-1966	58	1	34	2	15	2	15	1	122	6	128	5	
1966-1967	A	28	0	22	1	28	2	15	2	143	6	149	6
	B	27	1	23	0	—	—	—	—	—	—	—	—

Le recrutement du C. E. G. ne cesse de s'élargir grâce au développement des écoles de brousse : à la rentrée 1966, 21,5 % seulement des élèves étaient originaires de Dogondoutchi.

La scolarisation des filles à Dogondoutchi est nettement supérieure à ce qu'elle est en brousse. Dans l'ensemble de l'arrondissement, les filles représentent 30 % de l'effectif de l'enseignement primaire, 50 % à Dogondoutchi. C'est une manifestation de l'urbanisation de Dogondoutchi. Il ne faut pas l'exagérer, car on constate qu'au C. E. G. les filles ne forment plus que 4 % des élèves; c'est dire que l'émancipation des filles n'est qu'amorcée, leur destin reste le mariage.

Les trois quarts des élèves du primaire et du secondaire ont des parents cultivateurs. 25 % des élèves ont des parents aisés qui ne constituent qu'une minorité. Au C. E. G., les enfants de fonctionnaires et notables sont très nombreux : 19,3 %; anciens combattants : 2,8 %, et commerçants : 3,9 %. La fréquentation scolaire est encore conditionnée par la situation sociale.

Les pourcentages de réussites au certificat d'études et à l'examen d'entrée en sixième sont proches de 50 %, les écoles de la

TABLEAU 8

Effectifs des écoles primaires de Dogondoutchi de 1951 à 1966

	Années scolaires					
	1951-52	1956-57	1957-58	1960-61	1962-63	1965-66
DOGONDOUTCHI.						
<i>Ecole publique :</i>						
Nombre de classes	3	3	3	5	6	6
Garçons	91	98	104	107	165	145
Filles	25	53	56	88	118	102
Total	116	151	160	195	283	247
<i>Mission Catholique :</i>						
Nombre de classes	—	4	6	12	12	12
Garçons	—	159	184	250	248	260
Filles	—	41	78	171	228	261
Total	—	200	262	421	476	521
Total Dogondoutchi	116	351	422	616	759	768
ARRONDISSEMENT.						
(Mission comprise)	182	623	750	1 224	2 020	2 689
% écoliers						
Dogondoutchi / Arrondissement	64,3	56,3	56,2	50,3	37,6	28,6

Mission ont les meilleurs résultats. Il est difficile de savoir où vont les enfants après le certificat, les enseignants eux-mêmes le savent mal. Les meilleurs poursuivent aux lycées ou dans les C. E. G., ou passent des concours pour entrer dans des écoles professionnelles. Mais l'entrée y est sévère et le déchet en cours de scolarité important : au C. E. G. de Dogondoutchi, on ne retrouve en troisième que la moitié des enfants entrés en sixième. Certains trouvent un emploi dans les « bureaux » ou se tournent vers le monitariat; mais il devient difficile pour les jeunes certifiés de trouver du travail. S'y ajoutent les écoliers qui n'ont pas terminé leur scolarité et ne veulent plus travailler la terre. Ils s'adonnent, à Niamey, aux multiples petits métiers commerciaux et parasites.

Le rôle scolaire de Dogondoutchi est fondamental, bien que 20 % seulement des enfants soient scolarisés; il contribue à l'évolution sociale et fournit une jeunesse plus qualifiée que ses devancières.

La vie religieuse.

La population Maouri est restée fortement attachée à la religion traditionnelle, surtout dans la région de Dogondoutchi et dans le Nord de l'Arewa. Cependant l'Islam, depuis une vingtaine d'années, ne cesse de progresser, surtout à Dogondoutchi. Des missions chrétiennes sont installées, mais leurs fidèles sont encore peu nombreux. Le recensement de 1962 confirme la prépondérance de l'Islam. A Daoura Magé, 15 % des chefs de concession seraient fétichistes, 8 % à Mayaki, 6 % à Oubandawaki, 10 % à Damago.

*La religion Azna*²⁰ est une religion de la nature, caractéristique des premiers occupants du Dallol Maouri. Les cultes et sacrifices ont pour but de renouveler à chaque saison les différentes alliances que les hommes et les génies ont contractées. A Dogondoutchi même, trois cultes principaux sont rendus à Ungurnu, génie de la « longue pierre » qui donne son nom à la ville, à Tozon'bajiri, le taureau à bosse, situé au Sud-Ouest, et enfin à Madobia qui habite la mare semi-permanente de l'Est. Outre les génies des lieux de la religion azna, les Maouri participent au culte, largement répandu de l'Ethiopie jusqu'au Sonraï, des esprits innombrables qui peuplent l'univers et se manifestent au cours de crises de possession. Chaque quartier a un homme qui est le chef de la communauté, le Serkin Bori. Les femmes ont un rôle dominant, car ce sont elles qui surveillent, dirigent les danses de possessions par leur connaissance approfondie du comportement des différents génies. Religion de la terre et des rapports mystérieux entre les dieux et les hommes, la religion azna et le culte des Boris créent entre les individus d'un même quartier une unité culturelle solide.

Aussi l'essor de l'Islam est-il très récent. Dogondoutchi, comme le Nord de l'Arewa, conserva durant longtemps son fond religieux traditionnel à côté des Djerma et des Peul islamisés et surtout des Haoussa de la Nigéria²¹. La présence française ne changea en aucune façon cette situation. Vers 1930-1940, il n'y avait que trois marabouts. L'Islam s'étend avec rapidité après 1945 et surtout depuis l'indépendance. Plusieurs raisons ont pu interférer pour convertir plus ou moins une population animiste dont les représentants à Dogondoutchi semblent encore solides et vigoureux.

Une première série de raisons tient à la situation de Dogondoutchi. Le petit village Konawa, dont le développement fut lié aux

²⁰ Cf. les ouvrages cités de M.-H. Piault et Mme C. Piault.

²¹ La Nigéria représente la moitié des 40 à 50 millions de musulmans d'Afrique Noire. Le groupe haoussa est presque complètement islamisé.

activités tertiaires et à sa fonction de relais sur la piste, est devenu un lieu de rencontres et d'échanges avec des groupes islamisés. Les contacts entre animistes et musulmans se sont accrus après 1958 avec l'installation de nombreux immigrants. Des marabouts, venant de la Nigéria, ont ouvert à Dogondoutchi des écoles coraniques qui ont dû attirer les jeunes Noirs à un moment où les places à l'école primaire étaient insuffisantes et, de plus, réservées aux fils de fonctionnaires et notables.

Une deuxième série de raisons relève de l'histoire récente et de la sociologie. Dans toute l'Afrique Noire, les contraintes sociales, les relations étroites des groupes (famille, concession, quartier ou village, et récemment nation) et des individus rythment la vie quotidienne. Ces contraintes, à Dogondoutchi, ont servi à accroître le nombre de ceux qui se disent musulmans. Le Niger indépendant est en grande partie islamisé; les cadres sont pour la plupart musulmans. Le chef traditionnel de l'Arewa, Soumana Gaoh, s'est converti à l'Islam. Nombreux sont ceux qui souhaitent partir en pèlerinage à La Mecque pour porter le titre prestigieux d'El Hadji. L'Islam représente donc, pour certains, une sorte de promotion sociale. D'autres motifs sont à ajouter. L'Islam présente une foi simple, claire et solide. Il suffit, pour y accéder, de croire en l'unité de Dieu et en la mission du Prophète et de se soumettre aux cinq obligations canoniques. Par ailleurs, la souplesse d'adaptation de l'Islam permet la conservation des coutumes de l'Afrique Noire (ainsi la polygamie) ²².

Très nombreux, *les marabouts* ont acquis une place de choix dans la vie sociale et quotidienne. Ils sont au moins 36 ²³ à Dogondoutchi et 13 dans les trois villages sub-urbains. Mayaki et Kona en ont le plus grand nombre, chacun 12, mais la proportion marabout-population est très importante dans ce premier quartier : un marabout pour 70 habitants contre un pour 155 à Kona. Le chiffre de un marabout pour 160 habitants à Dogondoutchi est notable ²⁴. Par contre les trois villages se montrent aussi, du point de vue religieux, différents de la ville proche : un marabout pour 271 habitants. La plupart des marabouts ont été formés en Nigéria faute

²² Ces motifs sont amplement étudiés par Vincent Monteil dans son livre « L'Islam Noir » (Seuil, Paris, 1964). L'auteur rappelle que l'Islam est une religion sans clergé, mais rapidement sont apparus des personnages religieux plus ou moins lettrés, plus ou moins mystiques, plus ou moins guérisseurs. En Afrique Noire ils portent le nom de marabout.

²³ Chiffres obtenus par enquête directe auprès des chefs de quartiers, manque le quartier Daoura Magé.

²⁴ V. Monteil (ouvr. cité) donne la moyenne de un marabout pour 150 fidèles.

d'une implantation suffisante de l'Islam à Dogondoutchi. Les écoles coraniques semblent avoir perdu de leur influence : l'arabe, lié aux grands courants commerciaux du passé, est peu utilisé et demeure le moyen de lire le Coran. Avec l'essor de l'Islam, le marabout est devenu dans la ville un homme prestigieux. Paysan parmi les paysans, il est cependant celui qui dispose d'une certaine culture religieuse et connaît mieux les désirs et la volonté de Dieu. Il n'y a pas un acte de la vie sociale où les marabouts n'interviennent : baptêmes, mariages, conflits conjugaux, divorces, différends entre voisins, enterrements, ventes d'amulettes. Les gens s'en remettent à eux et leur offrent de nombreux cadeaux qui peuvent, pour certains, doubler ou tripler leur revenu annuel.

Ainsi, l'Islam s'insère de plus en plus dans la vie traditionnelle des Maouri de Dogondoutchi. Cela ne va pas sans syncrétisme, beaucoup de musulmans participant aux sacrifices animistes. L'Islam n'est encore pour l'ensemble de la population qu'un phénomène de surface, imposant ses coutumes et ses rites. Le marabout est devenu un personnage influent dans les quartiers au même titre que les autres notables.

Deux Missions, protestante et catholique, sont fixées à Dogondoutchi. La Sudan Interior Mission y a établi une école ménagère fréquentée par une quarantaine de fillettes. La Mission Catholique a été créée en 1947 par les Pères Rédemptoristes. La Mission est active, bien accueillie à Dogondoutchi et dans les villages de brousse. Les écoles primaires avec leurs douze classes, le dispensaire, le cinéma, les expériences de jardins potagers avec les paysans de Tanchia et de Maïzari, l'atelier de fabrication du grillage sont une preuve de cette vitalité. Le travail d'évangélisation est, cependant, long et rendu difficile par les progrès de l'Islam; les résultats sont encore limités : 56 Africains ont été baptisés à Dogondoutchi, dont beaucoup d'écoliers qui ont quitté la ville.

La situation médicale.

L'arrondissement de Dogondoutchi, pour une population dépassant 170 000 habitants, n'a qu'un médecin résidant à Dogondoutchi, un Centre médical et cinq dispensaires de brousse.

Les personnes adultes qui ont une infirmité quelconque ne paient pas d'impôts; à ce titre elles sont inscrites dans les cahiers de recensement. En 1966, à Dogondoutchi, 2,5 % de la population adulte est infirme ou malade; les fous et les aveugles sont les plus nombreux : respectivement le 1/5^e et le 1/3.

Les rapports du Centre médical enregistrent les maladies observées à Dogondoutchi et dans les dispensaires de brousse. Nous n'avons donc qu'une idée très partielle de la situation sanitaire dans l'arrondissement. Dans les maladies à déclaration obligatoire priment le paludisme (2 796 cas soignés en 1965) et les maladies vénériennes qui ne cessent d'augmenter (2 332 cas). Pratiquement aucun cas de variole, de diphtérie et de tétanos n'a été constaté ces dernières années, à la suite des campagnes de vaccinations (72 000 vaccinations antivarioliques en 1965). Le rapport de 1963 estimait que le quart des consultants avaient été soignés pour des troubles de l'appareil digestif, le cinquième pour ceux de l'appareil respiratoire, le sixième pour des maladies de la peau et des articulations.

Le Centre médical de Dogondoutchi comprend un dispensaire, un pavillon d'hospitalisation (24 lits avec un taux de 26 malades par lit en 1965) et une maternité (21 lits). Le personnel, en août 1966, se limitait à un médecin, sept infirmières et une sage-femme. Il y a quotidiennement entre 150 et 200 consultations auxquelles il faudrait ajouter un nombre identique pour le dispensaire de la Mission Catholique. L'affluence est plus grande en saison sèche que pendant la saison humide. Les cinq dispensaires de brousse ont chacun un infirmier à Matankari, Dogon Kiria, Tibiri, Fadama et Guèchème (ce dernier est tenu par la Sudan Interior Mission). Au total, il y aurait eu en 1965 près de 100 000 consultants dans l'arrondissement. Leur nombre ne cesse de s'accroître : la population prend de plus en plus l'habitude de recourir aux soins médicaux, et en particulier à Dogondoutchi où nous avons analysé les incidences sur le taux de natalité. Mais de nombreuses insuffisances demeurent tant en matériel chirurgical et pharmaceutique qu'en personnel.

III. La vie politique et administrative.

L'organisation administrative et politique.

Le Cercle de Dogondoutchi, depuis la réforme de 1965, est devenu un arrondissement de Dosso (fig. 11). Chaque arrondissement dispose d'un budget établi et voté par un conseil de circonscription (20 membres élus pour celui de Dogondoutchi) et géré par la sous-préfecture. Les chefs des trois cantons, Dogondoutchi, Tibiri, Takassaba sont nommés par le gouvernement nigérien. Les chefs de village et de quartiers sont élus par les chefs de famille. Chefs

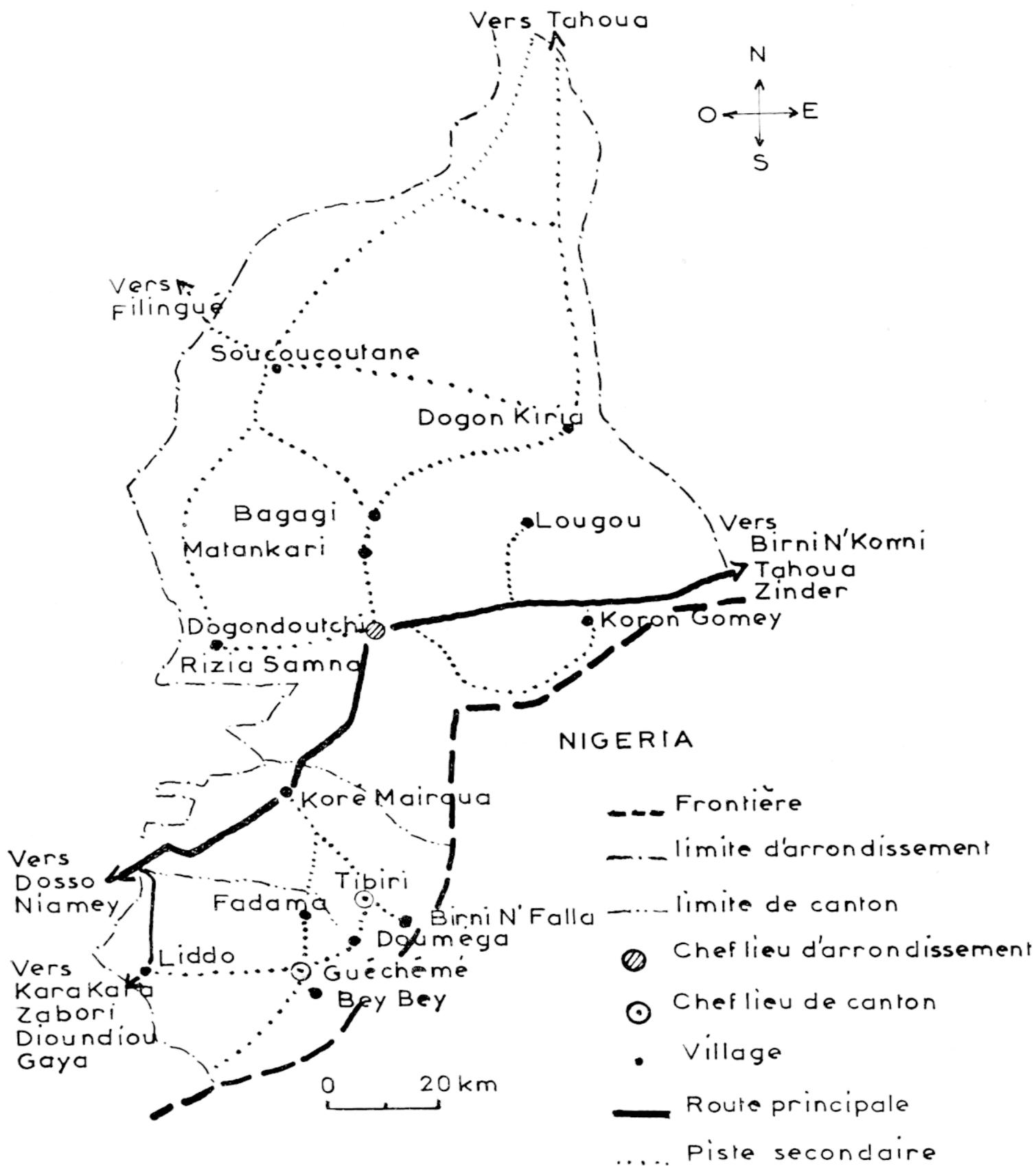


Fig. 11. — Arrondissement de Dogondoutchi.

de canton et de village perpétuent les anciennes chefferies. Ils sont devenus les rouages de l'organisation administrative qui n'a fait que se calquer sur la tradition et utiliser le prestige et l'influence des notables locaux. La collecte de l'impôt est une de leurs fonctions essentielles. Les autres activités demeurent celles de la tradition et de la vie collective.

Artisan de l'indépendance, le P.P.N. - R.D.A. (Parti Progressiste Nigérien - Rassemblement Démocratique Africain) s'est développé comme parti unique d'Etat. Il a une structure pyramidale calquée sur l'organisation territoriale : village, canton, arrondissement, département. Chaque section a ses comités élus. Des sections féminines et jeunes, orientées vers des activités sociales et éducatives, ont été aussi organisées. Les sections sont liées aux organes traditionnels : de plus en plus les membres du Parti peuvent assister le chef de village ou participer aux conseils des anciens. Le Parti, en s'implantant dans les villages et quartiers, essaie de donner une conscience et une dimension nationale aux activités traditionnelles.

Trois structures sont finalement très liées : les hiérarchies traditionnelles, les services de la sous-préfecture et le Parti. Les frictions qui apparaissent parfois sont généralement rapidement résolues. Il est significatif que lorsqu'il y a des problèmes à résoudre à Dogondoutchi, le sous-préfet et son adjoint, le chef de canton et le député ou le secrétaire du Parti pour l'arrondissement soient présents et collaborent. L'un des atouts du Parti est d'être constitué par des gens du pays. Il est un agent de transmission et d'explication des directives gouvernementales, que doivent appliquer des fonctionnaires souvent mal insérés dans la population locale. Le Parti fait apparaître de nouveaux notables, souvent jeunes, prenant en quelque sorte le pas sur les anciens notables. Lorsque mourra le vieux Serkin Arewa, tout un passé traditionnel et colonial disparaîtra : passé de dignité et d'indépendance relative. L'administration et le Parti avec le prochain chef de canton de Dogondoutchi seront beaucoup plus liés.

Place des services administratifs à Dogondoutchi.

La présence des services administratifs n'est pas sans influencer sur la vie de la ville. Il y a à Dogondoutchi 71 fonctionnaires²⁵, représentant, avec leur famille, une population de plus de 300 per-

²⁵ Situation en septembre 1966. Services de la Sous-Préfecture : 11 fonctionnaires; P. T. T. : 5; Travaux publics : 1; Gendarmerie : 4; Gardes républicains : 17; Agriculture : 1; Elevage : 6; U. N. C. C. : 1; Centre médical : 9; Enseignement public : 12.

sonnes. Leurs revenus, et donc leurs besoins, étant plus grands que ceux de la moyenne des paysans, ils contribuent au développement du commerce local. Ils emploient du personnel domestique : cuisiniers, pileuses de mil, porteuse d'eau, ou manœuvres pour la culture de leur champ. Les services administratifs sont aussi pratiquement les seuls à fournir un certain nombre d'emplois aux habitants de l'arrondissement. La Sous-Préfecture et les Travaux publics sont les plus gros employeurs avec 80 chauffeurs, ouvriers et manœuvres ou domestiques; les autres services ont un personnel plus limité : une dizaine de personnes. Ces emplois sont très recherchés, surtout par les jeunes, mais ils sont encore trop peu nombreux, et leur accroissement est lent.

Par leur formation et leur culture, les fonctionnaires sont les éléments les plus dynamiques de la ville. Leur mode de vie nouveau, leur niveau de vie plus élevé, leurs liens avec le Parti les rangent parmi les « nouveaux notables » dont les rapports avec la population locale sont encore très artificiels (d'autant plus que le quartier administratif est séparé de la ville).

Rôle des services publics dans le développement.

Nous ne pouvons exposer ici l'inventaire détaillé des services publics implantés à Dogondoutchi et de leurs activités que nous avons dressé lors de l'enquête. Mais nous avons constaté que les services publics, par leur fonction, et les emplois qu'ils offrent directement ou indirectement constituent le seul secteur nouveau et moderne qui permet d'affirmer que Dogondoutchi est un noyau urbain. Il importe donc d'essayer de déterminer le rôle moteur de ces services dans le développement économique.

L'impôt direct pesant sur les personnes (minimum fiscal et taxe d'arrondissement), et sur le bétail, s'est élevé pour l'arrondissement de 48 millions de francs C. F. A. en 1959, à 106 millions en 1965 (+ 125 %) : ceci parce que l'imposition a augmenté de même que la population et le cheptel dont le recensement s'est également amélioré. Il existe d'autres recettes telles que droits de douanes, patentes, taxes de marché, de pacage, etc.; or celles-ci sont depuis 1959 à la fois très variables et globalement stables ou même en recul pour certaines : ainsi les patentes ont baissé de 3,2 à 2,5 millions de F C. F. A., les droits de douane de 1,5 million en 1961 à 0,5 million de F C. F. A. en 1965, etc. Cette variabilité et cette stagnation des recettes annexes traduisent à la fois l'anarchie de la perception et la faiblesse du développement économique, en particulier artisanal et commercial.

Face à la masse de ces recettes, l'arrondissement disposait en 1965, aux dépenses, de 79 millions alloués par l'Etat et de 40 millions environ de ressources propres. Ces 119 millions de F C. F. A. servent essentiellement à des dépenses de fonctionnement et d'entretien : salaires et pensions, entretien des bâtiments, véhicules et matériel, primes et remises aux chefs ayant collecté l'impôt, aides diverses aux particuliers lors de la soudure. Les investissements productifs sont limités à quelques travaux d'infrastructure : en particulier le développement des pistes secondaires. Ceci signifie que le rôle moteur des services publics dans le développement économique reste encore très faible alors qu'il est quasiment le seul à agir.

Une confirmation particulière est donnée par le budget des P. T. T. : celui-ci s'est accru de 40 % entre 1959 et 1965, alors que la masse des impôts croissait de 125 %; certes nous savons que l'argent circule beaucoup de la main à la main, mais nous pensons que la faible croissance du budget des P. T. T. traduit la lenteur d'accroissement de la circulation monétaire locale après prélèvement des impôts. Il n'y a pas de banque à Dogondoutchi, et personne ne nous a indiqué avoir un compte bancaire; la poste est donc le seul organisme financier dont disposent les particuliers. Nous n'avons pu obtenir que le mouvement global des mandats de janvier à août 1966, il nous fournit d'intéressantes indications :

Mandats reçus :

locaux (*)	36 536 920 F C. F. A.
autres (**)	1 318 700 F C. F. A.
Total	37 855 620 F C. F. A.

Mandats émis :

locaux (*)	48 840 331 F C. F. A.
autres (**)	13 660 740 F C. F. A.
Total	63 501 071 F C. F. A.

Excédent d'émission 24 645 451 F C. F. A.

(*) Les mandats locaux sont ceux concernant non seulement le Niger, mais toute l'ex-A. O. F.

(**) Les autres sont essentiellement ceux concernant la France.

Constatons d'abord que les mandats locaux reçus sont constitués à 80 % par les salaires versés par l'Etat; les autres mandats reçus sont surtout destinés aux deux Missions Catholique et Protestante : c'est-à-dire qu'on ne note pas l'arrivée de crédits d'investissements. En second lieu, 22 % des émissions se font hors de l'Afrique Occidentale; elles vont surtout vers la France pour payer les commandes faites directement à des maisons commerciales françaises, et pour aider quelques parents établis à l'étranger (étudiants par exemple);

de même, une partie des mandats locaux émis sont à destination de Dakar, Abidjan ou Cotonou, et quittent donc le Niger; ceci traduit, en particulier, l'absence d'un commerce local moderne apte à satisfaire les besoins de la fraction aisée de la population. Enfin, l'excédent considérable des sorties sur les entrées (plus de 65 %) confirme que Dogondoutchi n'est pas un centre d'investissement local et régional, mais bien plus un centre de collectage et d'expatriation des revenus locaux disponibles. Il est donc le type même du centre-urbain sous-développé à fonction rurale prédominante et secteur tertiaire très incomplet.

CONCLUSION GENERALE : UNE VILLE EN GESTATION

Dogondoutchi est l'exemple en Afrique de ces nombreux villages qui se sont développés à une date récente par l'implantation de services administratifs. Dogondoutchi est aussi l'exemple, aujourd'hui, de villes moyennes (7 000 - 10 000 habitants), centres administratifs dont la majeure partie de la population vit des ressources de la terre et d'échanges commerciaux limités.

Le régime démographique de la ville est caractéristique à la fois d'un pays sous-développé par son extrême jeunesse et son fort accroissement naturel, et d'une ville de pays sous-développé par l'importance de l'accroissement brut (61,5 % en 8 ans).

La mutation économique n'a pas suivi le rythme de la croissance démographique. L'agriculture reste traditionnelle dans ses méthodes et productions. L'artisanat en recul n'est pas relayé par une activité industrielle ou même pré-industrielle. Le commerce, malgré d'incontestables progrès, demeure traditionnel dans ses dimensions, sa gestion et son organisation. Seuls les services publics confèrent à Dogondoutchi les fonctions d'une ville : leur rôle est cependant encore insuffisant à promouvoir un développement économique rapide tant local que régional. Dogondoutchi, dont la physionomie est devenue celle d'une ville, n'est encore qu'un gros bourg rural doté de fonctions urbaines, ce que l'on peut appeler un centre ou un noyau urbain.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

- R. ROCHETTE. — Au Niger : Tibiri, village Maouri (*R. G. A.*, t. LIII, 1965, fasc. 1, p. 101 à 129, 12 fig.), et Au Niger : Kawara Dèbé, villages de mares (*R. G. A.*, t. LIII, 1965, fasc. 2, p. 169 à 203, 13 fig.).
- R. ROCHETTE, J.-D. GRONOFF, E. MASSEPORT, A. VALANCOT. — Douméga, Dioundiou, Kawara Dèbé, villages des Dallol Maouri et Fogha, monographies comparées (*Etudes Nigériennes*, I. F. A. N. - C. N. R. S., n° 19, 1966, 110 p., 49 fig. hors texte).

L'article est conçu compte tenu de ces trois ouvrages. Il sacrifie délibérément certains aspects généraux du pays Maouri concernant, en particulier, les données physiques et la vie agricole.

L'I. F. A. N. a publié deux ouvrages fondamentaux sur le Pays Maouri : M.-H. PIAULT, *Populations de l'Arewa*, introduction à une étude régionale (*Etudes Nigériennes*, n° 13, 1964, 70 p., 5 cartes, 3 phot.), et Mme C. PIAULT, *Contribution à l'étude de la vie quotidienne de la femme Maouri*, enquête réalisée à Dogondoutchi (*Etudes Nigériennes*, n° 10, 1965, 135 p., 1 carte, 5 planches, 5 phot.).